

5 N° 16
frs

2^e NUMERO AOUT 1943

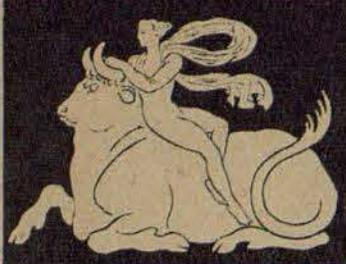
Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 10 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1.30 pes. / Finlande 4.59 mk / France 5 francs / Grèce 150 drachmes / Hongrie 40 fillér / Italie 3 lire / Norvège 50 øre / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 25 ore / Suisse 50 centimes / Slovénie 3 zlout / Turquie 20 kurus

Signal



Un Français 1943

Le capitaine Dupuis, ancien soldat des guerres de 1914-18 et 1939-40, membre de la LVF, combattant de Tunisie — décoré de la croix de guerre légionnaire avec palmes et de la croix de fer — officier de la Légion d'Honneur



2^e NUMERO D'AOUT
NUMERO 16/1943

SIGNAL

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIERES:

| | Page |
|---|------|
| La guerre: une lutte mondiale. | |
| Pour leur patrie. Les volontaires de l'Est, par Giseler Wirsing | 3 |
| La contribution bulgare. Les combats contre les partisans | 9 |
| Le croiseur auxiliaire «Orion». 112.000 milles marins | 11 |
| Que se passe-t-il dans la position 3? Un télescope photographie les positions soviétiques | 14 |
| L'art de l'artilleur. Dans une école d'application | 19 |
| | |
| Le nouvel aspect du monde: l'avenir de l'Europe. | |
| Le forum. Le congrès des journalistes à Vienne | 25 |
| | |
| La vie d'aujourd'hui: | |
| La femme vétérinaire. Une profession rare | 32 |
| A propos d'un film. Cruel prologue | 33 |
| La vie économique. Huit extraits de presse et ce qu'ils cachent | 36 |

COPYRIGHT 1943 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Bose et les Hindous

L'ancien président du Congrès national hindou, Shandra Bose, qui depuis 1941, séjourne en Allemagne, se trouve actuellement parmi les Hindous. "Signal" donne ici un compte-rendu de ses récentes conversations avec Bose avant son départ d'Europe pour le Japon.

QUAND il y a quelques mois, nous avons rendu visite à Shandra Bose pour la dernière fois, il nous conduisit devant une grande mappe-monde, sur laquelle les Indes se déchaient au centre du double continent européen et asiatique. Il discutait avec vivacité de l'avenir de son pays et des espoirs qu'il avait en son voyage à Tokio, après avoir rempli ses missions en Allemagne et en Italie. Les Américains venaient alors de faire aux Indes leurs premières tentatives en vue de diminuer l'influence britannique, et de s'emparer sans bruit de certaines positions-clés, utilisant surtout dans ce but leurs forces économiques. Bose qui suivait quotidiennement et jusque dans leurs plus petits détails les informations sur cette tactique parlait avec ironie de ces nouvelles tendances américaines.

Lorsqu'en janvier 1941, il avait échappé à la police anglo-indienne qui l'avait emprisonné si souvent, des chefs hindous lui avaient conseillé de se rendre aux Etats-Unis. Mais Bose avait clairement compris qu'il ne pouvait espérer un secours sérieux de ce côté. Et, à son départ pour l'Extrême-Orient son jugement sur la situation mondiale d'autrefois s'était pleinement confirmé. Déjà, de 1938 à 1939, alors qu'il exerçait la charge suprême dont les Indes d'aujourd'hui peuvent disposer, celle de président du Congrès national hindou, Bose en était déjà venu à la conclusion qu'on ne pouvait plus guère poursuivre avec succès la politique des compromis et de la résistance passive, représentée par Gandhi depuis plus de vingt ans. Il opta donc pour la lutte active. Tel est le programme qu'il vient de développer d'abord à Berlin et à Rome et qu'il expose maintenant à Tokio.

Avec l'apparition de Shandra Bose, la question hindoue qui couvait toujours, est entrée dans une phase nouvelle. Gandhi lui-même a répété, à différentes reprises, que la tâche de sa vie avait été d'instruire et d'éduquer son peuple. Le but que Gandhi s'était proposé, ne pouvait être tout d'abord que la formation d'une équipe aussi importante que possible, apte à éveiller le sens politique du peuple hindou et à l'inciter ainsi à la lutte pour sa liberté. Bose estime que cette tâche est à peu près accomplie et que les Hindous ne doivent plus s'y cantonner s'ils ne veulent pas que leur pays reste encore pour de longues années un impuissant objet d'exploitation. Il se peut que Bose se soit formé une conviction beaucoup plus claire que les autres chefs hindous, parce qu'il a été le premier après sa captivité d'octobre 1924 à mai 1927, à considérer le problème hindou essentiellement sur le plan social. Comme président du Congrès des Corporations en 1929 et, plus tard, comme maire de Calcutta, il se rendit compte que les méthodes de l'administration anglaise ne permettaient pas de réduire la misère des masses hindous. Et il comprit que cette misère devait constituer la raison de la lutte pour la liberté des nouveaux milieux dirigeants des Indes de même que d'autre part, elle représente l'arme principale de la domination anglaise. Président du Congrès, Bose a pu constater, lors du déclenchement de la guerre, que les armes du mouvement hindou pour la liberté avaient toujours fait usage dans sa lutte, s'étaient émoussées au cours des années. Il fonda donc son propre parti, le « bloc de l'avant ».

Pendant son séjour en Allemagne, Bose nous a d'ailleurs souvent assuré qu'il n'avait nullement fondé ce parti en opposition à Gandhi. Pour tous les chefs hindous représentant la grande idée commune, Gandhi est au-dessus des différends et de la tactique. Mais Bose considère cependant comme inaptes à agir pour leur peuple ceux des membres du mouvement hindou de la liberté qui, par leur éducation et leur origine, sont restés imbus de l'esprit britannique. Quiconque a eu l'occasion de rencontrer Bose et de connaître de sa propre bouche sa conception de l'avenir des Indes et de l'aspect futur du monde aura été vivement impressionné par la dignité naturelle de ses thèses. Après ses entrevues avec Hitler et Mussolini et ses conférences avec Ribbentrop, Bose vient à Tokio, de tenir conseil avec le général Tojo et les autres dirigeants japonais sur la réalisation de son programme et le moyen de le mettre en harmonie avec les intentions japonaises.

Ces discussions ont lieu au moment où l'armée japonaise, ayant terminé la deuxième phase de la campagne de Birmanie, se trouve près de la frontière des Indes anglaises. En Extrême-Orient, Bose a rencontré d'innombrables Hindous qui vivent à l'étranger. Enthousiastes, ils se sont placés sous sa direction. Dans le programme que Bose développe actuellement, il ne s'agit nullement de manifestations théoriques, mais de questions très concrètes et très importantes qui, peut-être sous peu, intéresseront de près son pays natal, la province du Bengale, avec sa capitale Calcutta. En prenant congé, Bose nous disait: « J'espère qu'un jour nous pourrons poursuivre notre conversation à Calcutta ou à Bombay. Et, cette fois, vous n'aurez pas besoin de frapper à la porte de la prison, quand vous viendrez me voir! »

LA BATAILLE SUR LES SEPT MERS BILAN DES PERTES DE TONNAGE ANGLO-AMÉRICAINES

| Navires coulés, en tonneaux de jauge brute. | |
|---|-------------------|
| Report du No 14, | 31 695 200 |
| a/é de la Marine allemande: | 149 000 |
| a/é de l'Italie: | 114 000 |
| a/é du Japon: | 85 000 |
| Total depuis le début de la guerre: | <u>32 048 200</u> |



Pour leur patrie

Les volontaires de l'armée russe de libération prêtent le serment au drapeau. Ils se sont choisi eux-mêmes, comme emblème guerrier, la casquette des cosaques, des sabres croisés et la «nagaškan» avec le fer à cheval. «Signal» publie, à la page suivante, son premier grand reportage sur la création des unités indigènes qui combattent à l'Est et sur les raisons profondes de cette organisation.



Les Volontaires de l'Est

Depuis le premier hiver de guerre à l'est, des corps de volontaires indigènes ont été partout organisés. Ces corps apportent, dans la lutte engagée, une aide efficace à la Wehrmacht dont ils sont devenus les alliés. On a souvent, à propos de leur signification, de leur importance et de leur objet, parlé d'un secret allemand. "Signal" explique de quel corps il s'agit, pour quelle raison et dans quel but ils combattent.

À cours des durs combats dans le secteur moyen du front de l'est, durant l'hiver 1941-1942, le bataillon du lieutenant-colonel H. se trouva coupé et encerclé par une division soviétique. Le bataillon allemand n'avait même pas son effectif complet. Il réussit néanmoins à se maintenir de janvier à avril 1942 contre la supériorité écrasante de près de trois divisions soviétiques, dans une position en hérisson, au bord de la petite rivière Ugra, jusqu'au moment où il put être dégagé. Ce fut là un des faits les plus extraordinaires de ce premier hiver à l'est. Le bataillon fut ravitaillé par l'aviation et, en plus des boîtes de conserves et des médicaments jetés par les avions allemands, une caisse renfermait une croix de chevalier destinée au chef du bataillon, le lieutenant-colonel H.

Lorsque le lieutenant-colonel eut été délivré de sa position dangereuse, il eut soin que «ses» Russes ne fussent pas transportés dans un camp de prisonniers. Ils restèrent dans le service d'ordre ou dans les organisations de protection adjoints à la troupe. À l'époque où je rendis visite au lieutenant-colonel H. ils s'étaient constitués en une compagnie spéciale, sous le commandement d'un lieutenant allemand et d'un lieutenant de cosaques. Au front de l'est, de même que dans la zone militaire de l'arrière, on peut voir actuellement de nombreuses unités semblables. Après le rude hiver 1941-42, ces corps se sont constitués sous différentes formes, selon les besoins des unités du front. Beaucoup de ces corps indigènes ont été tout d'abord des compagnies de travailleurs. Mais bientôt, on les a vues, armées, combattre auprès de troupes allemandes contre les Soviets. Plus tard, dans un secteur méridional du front de l'est, un régiment de cosaques suivait un cours d'instruction militaire. Si étrange que cela puisse paraître, il semble continuer la tradition des anciens régiments cosaques, bien qu'il n'y eut pas là un seul officier du temps du tsar. Ailleurs nous vimes des compagnies ukrainiennes, tartares, usbekes et aussi comme chez le lieutenant-colonel H. des compagnies de Blancs Ruthènes.

Ses Russes.

Quelques mois plus tard, je me trouvais au poste de commandement de cet éminent officier. L'été était venu. Nous étions assis sur des bancs grossiers, devant le blockhaus. Le lieutenant-colonel nous parlait des mois terribles de l'hiver passé. Une jeune fille russe nous apporta bientôt une cafetièrerie remplie de café fumant. «Regardez un peu Marousia» — dit le lieutenant-colonel — elle nous a suivi jusqu'ici avec quelques autres de son village. Son frère fait partie de la compagnie de Russes que nous avons formée ici, à l'Etat-major. Elle nous a déclaré que si nous la chassions elle nous suivrait quand même. Elle veut rester avec l'Etat-major aussi longtemps que nous serons en Russie.

J'étais naturellement surpris d'un tel attachement, d'autant plus que le lieutenant-colonel venait de préciser qu'au moment de l'encerclement, il n'y avait presque plus rien à manger, dans les trois villages occupés par le bataillon.

«Une chose vous surprendra, ajouta



«Fatisch, où est ton frère?»

Volontaires.

Dans les premiers temps, ils portaient les signes particuliers des différents corps auxquels ils étaient affectés. Plus tard, on a créé un signe particulier et unique pour tous les volontaires de l'est. Le Führer a aussi créé pour eux certaines décorations. Les unités indigènes recourent une organisation uniforme. Les officiers des volontaires se créèrent un rang dans cette nouvelle troupe, selon leurs aptitudes et les preuves de bravoure fourries devant l'ennemi. Deux ans après le début de la campagne de l'est, on voit affluer un nombre de plus en plus grand de ces volontaires, qui, disciplinés et instruits, combattaient dans des formations militaires aux côtés des Allemands et de leurs alliés. La lutte active de l'est contre le bolchevisme est maintenant engagée.

On a tout d'abord été surpris de voir se former de tels corps de volontaires. Mais quiconque a pu suivre de près l'évolution des événements à

l'est au cours de ces deux années, comprend, au contraire, combien de telles formations sont naturelles. Elles ne sont que le résultat de la grande révolution représentée par ces deux années de guerre pour les territoires de l'est.

C'est là l'impression qui s'impose aujourd'hui dans ces territoires : la guerre a provoqué, dans la population et surtout parmi les prisonniers, une transformation croissante. Cette évolution s'est d'abord manifestée lentement par des signes extérieurs. C'est une caractéristique de la vie à l'est que tout s'y accomplit avec une certaine lenteur. Les valeurs de temps y sont différentes. On y a aussi d'autres concepts et d'autres mesures, pour les choses comme pour les hommes. En tout cas, le résultat est clair : Russes, Ukrainiens, Cosaques, Caucasiens, Tartares, et d'autres peuples encore combattaient volontairement contre les armées soviétiques. Aurait-il été possible de les y obliger ? Certainement non, car les armes mises entre les mains de telles

Le correspondant de guerre de «Signal» est arrivé dans un village tartare au moment où l'un des chefs de cette tribu appela ses concitoyens, selon l'usage donne, dans le reportage suivant, quelques détails sur cette scène, qui jette une lumière particulière sur les causes du mouvement des volontaires.

Les visages sont empreints du sentiment de l'heure tragique. Giseler Wirsing donne, dans le reportage suivant, quelques détails sur cette scène, qui jette une lumière particulière sur les causes du mouvement des volontaires.

unités contraintes de servir auraient été utilisées immédiatement contre les troupes allemandes et leurs alliés.

Aussi, les ennemis de l'Allemagne n'ont-ils pas cru nécessaire de faire passer la création des corps de volontaires pour une institution imposée par la force. Il est clair qu'une telle mesure eut été contraire à la sécurité militaire la plus élémentaire. Alors, pourquoi, déjà durant l'hiver 1941-1942, les prisonniers du lieutenant-colonel H... ont-ils volontairement combattu avec lui ? Pourquoi le nombre des transfuges du front de l'est croît-il de jour en jour, transfuges qui, à peine dans les lignes allemandes, demandent spontanément à s'engager dans les corps des volontaires indigènes ? En un mot, pourquoi ces volontaires de l'est se dressent-ils contre les armées de Staline ?

Pourquoi?

Notre réponse sera aussi brève que précise : parce qu'ils aiment leur pays,

parce qu'après vingt-cinq années de servitude, durant lesquelles ils ont été privés de leurs droits et traités d'une manière inhumaine, ils sont résolus à combattre pour leur avenir et celui de leurs enfants. Telle est la simple vérité. Ceci n'est d'ailleurs pas un secret mais une chose bien compréhensible pour tous ceux qui ont pu observer de près les souffrances endurées par les populations de l'est. Il serait au contraire surprenant que de tels corps ne se soient pas formés. Une seule chose semble former ici une extraordinaire contradiction : le patriotisme que Staline, depuis quelque temps, depuis que les choses vont mal, utilise pour camoufler le bolchevisme. Si tous les combattants soviétiques étaient vraiment persuadés que c'est Staline qui défend leur pays, il ne pourrait exister aucun corps de volontaires à l'est, comprenant déjà aujourd'hui des milliers d'hommes. L'homme des territoires de l'est réagit avec le sentiment de la situation et, en particulier, le paysan, méprisé jusqu'ici, qui comprend où est pour lui l'avenir le

mieux. Il veut alors combattre pour s'assurer cet avenir.

La photo ci-dessus montre un Tartare expliquant à ses compatriotes le rôle et la portée du nouveau corps de Tartares. Son discours s'appuie sur la question qu'il pose à l'un d'eux : «Fatisch, où est ton frère ?»

Fatisch a écouté avec émotion. Il sait que son frère, propriétaire d'une petite ferme en Crimée, a été emmené au bagne en Sibérie, où il a terriblement souffert du froid au milieu des forêts, accomplissant les plus durs travaux. Puis Fatisch n'a plus jamais reçu de nouvelles, et c'est plus tard, par un autre forçat, qu'il a su que son frère était mort misérablement. Et Fatisch sait aussi que son beau-frère a eu le même sort. Ce beau-frère possédait, autrefois, au bord de la mer Noire, un bateau de pêche qu'il avait hérité de son père. En 1930, une commission se présenta, confisqua son bateau et lui fit savoir qu'il appartenait désormais à une organisation collective de pêche et

qu'il devait gagner sa vie comme travailleur sur un chalutier. Depuis ce jour, la sœur de Fatisch se trouve dans la misère. Son beau-frère, jusqu'alors, transportait les excellents légumes de Crimée jusqu'à Novorossik où il les vendait et chargeait sur son bateau pour le retour, les marchandises du port de la mer Noire. Désormais, comme travailleur de l'organisation collective, il n'eut même plus le nécessaire pour entretenir sa femme et ses cinq enfants, ni même pour lui seul. Un jour, on lui fit savoir qu'il était déplacé et devait servir dans une flottille de pêche en Sibérie orientale. Le lendemain matin il dut partir pour entreprendre cet interminable voyage vers la presqu'île du Kamtchatka. Sa femme et ses cinq enfants ne purent le suivre. La sœur de Fatisch n'a jamais plus entendu parler de son mari... Wasiili pense à toutes ces choses lorsque l'orateur tartare lui demande où est son frère... et il pense finalement aussi à son propre sort. Il se voit encore dans la steppe mongole où on l'avait emmené de force, lorsqu'on avait fait



Le front russe contre le bolchevisme

Une nouvelle unité combattante de volontaires russes a terminé sa période d'instruction. Les uniformes sont bien ajustés et les hommes, maintenant habitués à leurs armes, vont être passés en revue avant de prêter serment.



Des volontaires qui ont fait leurs preuves

Volontaire russe portant l'emblème d'assaut allemand pour avoir fait trois attaques à l'arme blanche.



Autre volontaire russe qui porte déjà, sur sa poitrine, l'emblème d'assaut de l'infanterie et, à sa boutonnière, les rubans de la médaille de l'est et la médaille de bravoure des peuples de l'est.



Quelques minutes après avoir été décoré... Un volontaire russe qui vient de recevoir la médaille de bravoure des peuples de l'est fondée par le Führer, fait admirer son ruban vert, avec étoile en bronze.



Il a été blessé. De même que les soldats allemands, les volontaires russes reçoivent aussi, d'après le nombre et la gravité de leurs blessures, l'emblème des blessés allemands en métal noir, en argent ou en or.

savoir aux Tartares de Crimée qu'un grand nombre d'entre eux devraient se rendre à l'intérieur de l'Asie, à la lisière du désert du Gobi, pour y former une organisation collective devant servir aux préparatifs de guerre de l'armée rouge contre le Japon et le Mandchoukouo. Ceci se passait en 1934. Fatisch voit encore le train de misère qui partit de Crimée un matin d'octobre. Le voyage dura des semaines, à travers l'Ukraine, puis à travers la Sibérie, presque sans ravitaillement, sous la surveillance continue des soldats de la N.K.W.D., ancienne désignation du Guépéou. Il revoit comment ils arrivèrent en Sibérie orientale où un commissaire leur fit savoir que la steppe inconnue où passaient des rafales de vent glacé devait donner en automne sa première récolte. Fatisch se rappelle comment lui et ses compagnons ont habité dans cette région sans bois, exposés aux privations les plus terribles, couchant toute l'année dans des cavernes souterraines. A cette époque, Fatisch ne croyait plus jamais revoir son village. Abandonné, transporté à des milliers de kilomètres de sa femme et de ses enfants, l'ancien paysan Fatisch était devenu un pauvre misérable. C'est alors que vint la guerre et que Fatisch fut mobilisé. Après la bataille d'encerclement d'Uman, lorsque sa division eut été coupée en des centaines de petits groupes, Fatisch réussit à regagner le sol de ses ancêtres qui, peu de temps après, fut occupé par les Allemands. Et maintenant que Fatisch se rappelle toutes ces choses, maintenant que l'heure des représailles est venue, va-t-il hésiter longtemps à se ranger du côté de ceux qui lui promettent un avenir tout autre et plus heureux ?

La lutte nécessaire.

Les officiers allemands qui ont l'habitude d'interroger les prisonniers ou les transfuges, ont vu défiler devant eux des centaines, des milliers de malheureux dont la destinée était semblable à celle de Wassili. Ces officiers peuvent se faire une idée de la vie de l'homme soviétique, et cela d'une manière plus précise que ne l'a jamais pu aucun observateur étranger. Ils ont constaté que l'homme soviétique privé de volonté et de la moindre personnalité, est comme un atome ballotté en tous sens. Ces officiers ont reconnu en outre qu'un des principes des Soviets est de déraciner l'homme et de le transporter au loin, pour en faire un esclave. Arraché à son milieu natal, à son village, à sa famille, à ses amis, l'homme est devenu sans défense. Transporté dans un espace infini, où il ne connaît plus personne, il ne peut se joindre à aucun groupement pour tenter de résister. Tel était et tel est encore l'un des principes les plus importants sur lesquels s'appuie le pouvoir des Soviets. Mais c'est aussi ce qui a engendré chez des milliers de citoyens des peuples de l'est la haine

Sus à l'ennemi! Des unités indigènes combattent aujourd'hui dans tous les secteurs du front de l'Est. Elles ont été créées surtout pour combattre les francs-tireurs. A cet égard, les corps de cavalerie cosaque, rapides et exercés, rendent de précieux services.



la plus profonde contre la domination des Soviétiques.

Les officiers allemands qui, depuis deux ans, se trouvent à l'est ont reconnu que les Cosaques, les Ukrainiens, les tribus turques, les Caucasiens et aussi les Grands-Russiens ne veulent nullement rester ce qu'ils sont obligés d'être sous le régime soviétique. Le paysan russe veut-il demeurer un travailleur collectiviste ? Il veut redevenir paysan et posséder sa terre. C'est là son but et le sens de son existence. Tout ce qu'on lui impose d'autre il le considère comme l'anéantissement de sa personnalité.

Telle est la raison profonde de l'organisation des corps indigènes à l'est. Ils sont maintenant partie intégrante du front de l'est, tel que des millions de soldats allemands et alliés le connaissent et le voient aujourd'hui. Ils jouent chaque jour un rôle plus grand, car, pour eux, la lutte engagée est en premier lieu une lutte pour leur libération et, en outre, une véritable guerre révolutionnaire. Les ordres inefficaces des chefs d'armée soviétiques contre les transfuges de plus en plus nombreux sur certains secteurs du front démontrent l'impression profonde faite par la formation des corps de volontaires indigènes sur les armées soviétiques. Pour le simple soldat russe et même pour beaucoup d'officiers qui servaient hier encore dans l'armée soviétique, ces formations sont la preuve que la lutte entreprise pour la constitution des territoires de l'est, et pour l'avenir des peuples qui y vivent est en même temps une lutte à l'intérieur de ces peuples mêmes. Mais, de cette lutte qui est inévitable doit naître pour l'est européen une forme de vie nouvelle.

Un début...

On a garanti aux paysans des régions occupées, la propriété de leurs terres, réalisant ainsi leurs vœux les plus chers qui jusqu'ici n'avaient été que des rêves. Ceci ne constitue qu'une étape dans la réforme à accomplir, mais elle est déjà importante. On a pu prendre cette mesure, parce que les volontaires des corps indigènes ont prouvé par leur courage et au péril de leur vie, à quel point la guerre à l'est a profondément modifié le caractère des peuples. C'est là que s'offrent, pour l'avenir, les plus grands espoirs qui puissent être formés pour l'Europe. Il ne faut que de la patience et savoir attendre que la bonne semence ait porté ses fruits. Les volontaires de l'est qui sont aujourd'hui sous les armes ne sont que des pionniers des réalisations futures qui viendront en leur temps. Le fait qu'ils existent, qu'ils risquent leur vie, que leur nombre s'accroît sans que les services allemands aient à intervenir, constitue le témoignage que la Wehrmacht a pris d'heureuses mesures dans les territoires de l'est. C'est là un chapitre qui déjà, sans qu'on le remarque, commence à s'inscrire dans l'histoire de l'Europe.

→
Contribution de la Bulgarie, dans la lutte pour un ordre nouveau. Des divisions bulgares actives, s'appuyant sur des bases fixes (voir la photographie), ont systématiquement nettoyé des territoires infestés par des bandes et ont pacifié le pays



Pourquoi ils combattent

Les Allemands connaissent maintenant l'Etat soviétique mais, de leur côté, les Russes ont appris à connaître les Allemands. Ils ont vu comment les droits naturels du citoyen leur sont de nouveau reconnus : la maison, la ferme, la famille assurée, le travail payé, la liberté de pensée et de sentiment, les traditions ancestrales. Tandis

que, malgré les dures conditions de la guerre, la joie de vivre recommence à s'épanouir et se donne même parfois libre cours dans des fêtes populaires (photo du bas), les hommes capables de porter les armes comprennent la nécessité de défendre cette liberté retrouvée par une action personnelle. Ils viennent se présenter pour servir dans les unités indigènes. Le départ d'un volontaire (photo du haut) est naturellement toujours un grand événement au village.









Le capitaine de vaisseau Weyher,, officier d'active de la marine allemande, âgé de 42 ans, a assuré le commandement du croiseur auxiliaire allemand «Orion». Ancien bateau de commerce transformé et armé de canons et de tubes lance-torpilles, l'«Orion» avait pour mission, dans les limites admises par le droit des gens de troubler la navigation ennemie dans les mers lointaines.

112.000 MILLES MARINS

Après 510 jours de mer, le croiseur auxiliaire allemand «Orion» est rentré au port. «Signal» publie un reportage sur cette remarquable croisière.

L'*«Orion»* dans les mers du sud. Pendant de longs mois, le croiseur auxiliaire «Orion» a croisé à travers le Pacifique sud, dans les parages fréquentés par les navires marchands anglo-américains, posant des mines devant les ports ennemis, bombardant de son artillerie les dépôts de phosphate et de combustible australiens et britanniques, détruisant les hangars des ports et les installations de chargement, et anéantissant des avions et autre matériel de guerre prêts à être transportés. Tantôt ici, tantôt là, surprisant toujours l'adversaire, et disparaissant mystérieusement à la barbe des navires de guerre anglais qui le cherchaient jour et nuit, le «corsaire nazi» combattit le ravitaillement ennemi, l'obligeant à se grouper en convois. Du même coup il immobilisa et retira des autres théâtres de la guerre navale un nombre considérable d'unités de surface et de forces aériennes lancées à sa poursuite. Au cours de ses raids en zigzag dans ces parages l'*«Orion»* coula, à lui seul, onze navires anglais ou au service des Anglais, dont les lieux de destruction sont indiqués sur la carte ci-contre: 1. Vapeur «Helmwood», de 2.156 tonnes, chargé de «divers» pour l'Angleterre. 2. Cargo frigorifique à moteurs «Rangitane», de 16.712 tonnes, avec un chargement de 14.000 tonnes de viande frigorifiée, fromage et beurre, en route vers l'Angleterre, via canal de Panama. 3. Cargo à moteurs «Triaster», de 6.032 tonnes, chargé de phosphate (le phosphate est utilisé dans la fabrication des munitions). 4. Navire à moteurs «Triadic», de 6.378 tonnes, également chargé de phosphate. 5. Vapeur «Komata», de 3.900 tonnes avec un chargement de phosphate. 6. Cargo à moteurs «Ringwood», de 7.203 tonnes, spécialement aménagé pour le transport de pièces lourdes comme des locomotives et des vedettes de port. 7. Vapeur «Tropic Sea», de 5.781 tonneaux, avec 8.801 tonnes de blé australien pour l'Angleterre. 8. Vapeur «Triona», 4.413 tonneaux, chargé de diverses et de ravitaillement pour l'Angleterre. 9. Vapeur «Notau», de 2.489 tonneaux, chargé de 3.602 tonnes de charbon. 10. Vapeur «Turakina» de 9.691 tonnes, chargé de 4.000 tonnes de plomb, 1.500 tonnes de blé, 700 de laine, fruits et diverses (en tout environ 8.000 tonnes), à destination de l'Angleterre.



Première tempête. Peu après son départ, l'*«Orion»* essuya une violente tempête qui provoqua un déplacement de sa dangereuse cargaison de centaines de mines flottantes. Mais comme dit son commandant, «de bon Dieu y mit évidemment la main», et après quelques heures de rudes efforts, le péril était écarté.



Dans un atoll des mers du sud. Tandis que l'avion de bord veille, l'a Orion n repose sur l'eau calme de la lagune. Une partie de l'équipage est descendue à terre pour rapporter de l'eau fraîche et les fruits riches en vitamines que produit l'île.



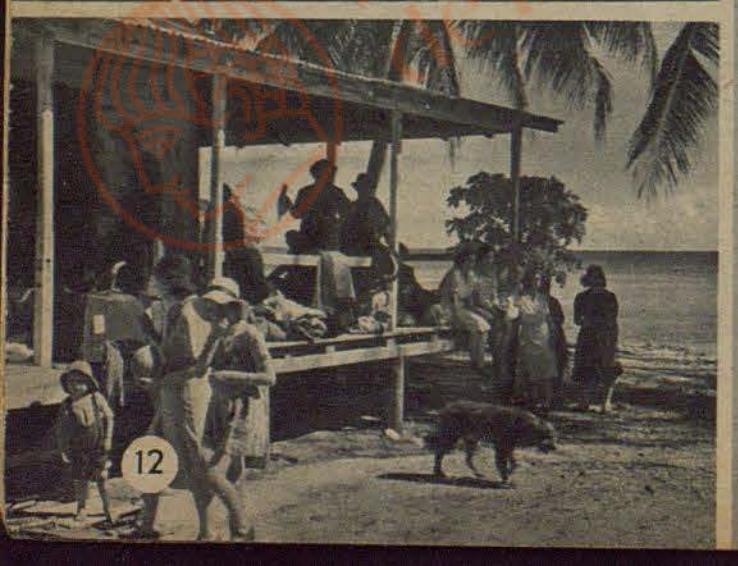
Absence de décos. On a pensé à tout au moment de partir, mais certes pas aux décorations et récompenses. Bientôt des succès navals furent remportés, et l'atelier du bord dut fabriquer des Croix de fer et autres insignes.



Ils naviguaient pour l'Angleterre. Les équipages prisonniers et les passagers recueillis des navires ennemis coulés ou capturés furent répartis, cela va sans dire, entre Européens d'un côté et indigènes de l'autre, et logés en dortoirs séparés, les hommes d'une part, les femmes de l'autre. Lorsqu'aucun bateau ennemi n'était en vue, on leur permettait de prendre l'air sur le pont.



Deux amis se retrouvent. Un capitaine au long cours allemand (à droite sur la photo) avait été chargé par le commandant de conduire en Allemagne une prise de guerre. Voici l'instant où, 8 mois plus tard, il retrouvait son supérieur tandis que l'a Orion n manœuvrait et embarquait vivres et munitions.



Déposés à terre. Les femmes et les enfants des navires ennemis capturés, ont été débarqués dans une île voisine de la Nouvelle-Guinée. On les avait amplement dotés de vivres et d'eau douce. D'ailleurs, 24 heures ne s'étaient pas écoulées que, selon des messages radio interceptés par l'a Orion n, ils étaient pris à bord d'un vapeur anglais.



Distractions de l'entreport



En souvenir. La photo de cette jeune femme avait été prise à bord du "Triester", avant le torpillage. La pellicule fut développée à bord de l'a Orion n, et rendue à la passagère qui en remit une épreuve à l'équipage "en souvenir".



Camouflage... Le croiseur auxiliaire allemand, activement recherché par les navires de guerre et les avions ennemis devait renouveler son camouflage, dès que son aspect avait été repéré. Nos gens, ingénieux, trouvaient chaque fois un procédé nouveau.



17 mois durant, l'équipage vécut la vie du bord, coupé du monde, si l'on omet les quelques heures passées à renouveler sa provision d'eau douce sur des îlots perdus. Des nouvelles du pays, on en recevait chaque jour par la radio; par contre, pas de courrier. Et pourtant, aucun des jeunes de cet équipage plein d'allant ne connaît la moindre dépression morale. La parfaite camaraderie de chacun évitait toute mauvaise humeur. Et outre l'obligatoire baptême de la Ligne, les fréquentes séances de music-hall et de théâtre étaient saluées des rires francs de l'auditoire.



← Comme Robinson. Dans une île de l'Océanie, les matelots font rôtir quelques moutons saisis sur un cargo anglais.

De retour au pays! Après 510 jours de croisière, l'a Orion rentre en Allemagne. Le commandant Weyher se vit décerner la cravate de Chevalier de la Croix de fer pour son remarquable exploit.



Voici ce que le soldat dans la tranchée la plus avancée aperçoit du no man's land et des positions soviétiques. Sur le terrain, devant lui, ne poussent que de rares herbes déchiquetées par les tirs et brûlées par la fumée de la poudre. A trente mètres plus loin, derrière le remblai, se trouve la tranchée — piège à chars. Le soldat suit des yeux la plaine nue, inondée ou bourbeuse après chaque pluie, qui n'est parcourue que la nuit par les groupes d'assaut et les éclaireurs. Au loin, sur de petites collines, à des distances de 1.600, 1.700 et 2.400 mètres, l'ennemi s'est retranché. (Cadres 1, 2, et 3.) Que se passe-t-il chez lui?

QUE SE PASSE-T-IL ? DANS LA POSITION 3 ?

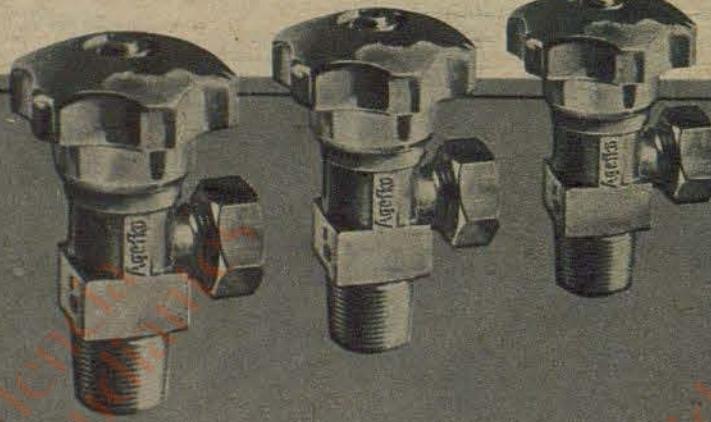
Un télescope photographie les positions soviétiques

Dans la guerre de positions du premier conflit mondial, les adversaires se trouvaient souvent face à face à moins de 100 mètres l'un de l'autre. Cette distance était assez grande pour être à l'abri des grenades, et assez proche pour éviter le feu de l'artillerie qui ne tirait pas car elle aurait risqué d'atteindre ses propres positions. Dans la campagne actuelle de l'est, les armes nouvelles, le climat et la nature du terrain ont contribué à augmenter la distance séparant les combattants. Ainsi est-il devenu plus difficile d'observer l'ennemi et de se renseigner sur ses intentions et ses renforts. Mais les objectifs perfectionnés des appareils télescopiques photographient des objets éloignés de plus d'un kilomètre, et qu'il est impossible d'apercevoir à l'œil nu. «Signal» publie un reportage du secteur moyen du front de l'est, montrant l'emploi du télescope.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, amono-



niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

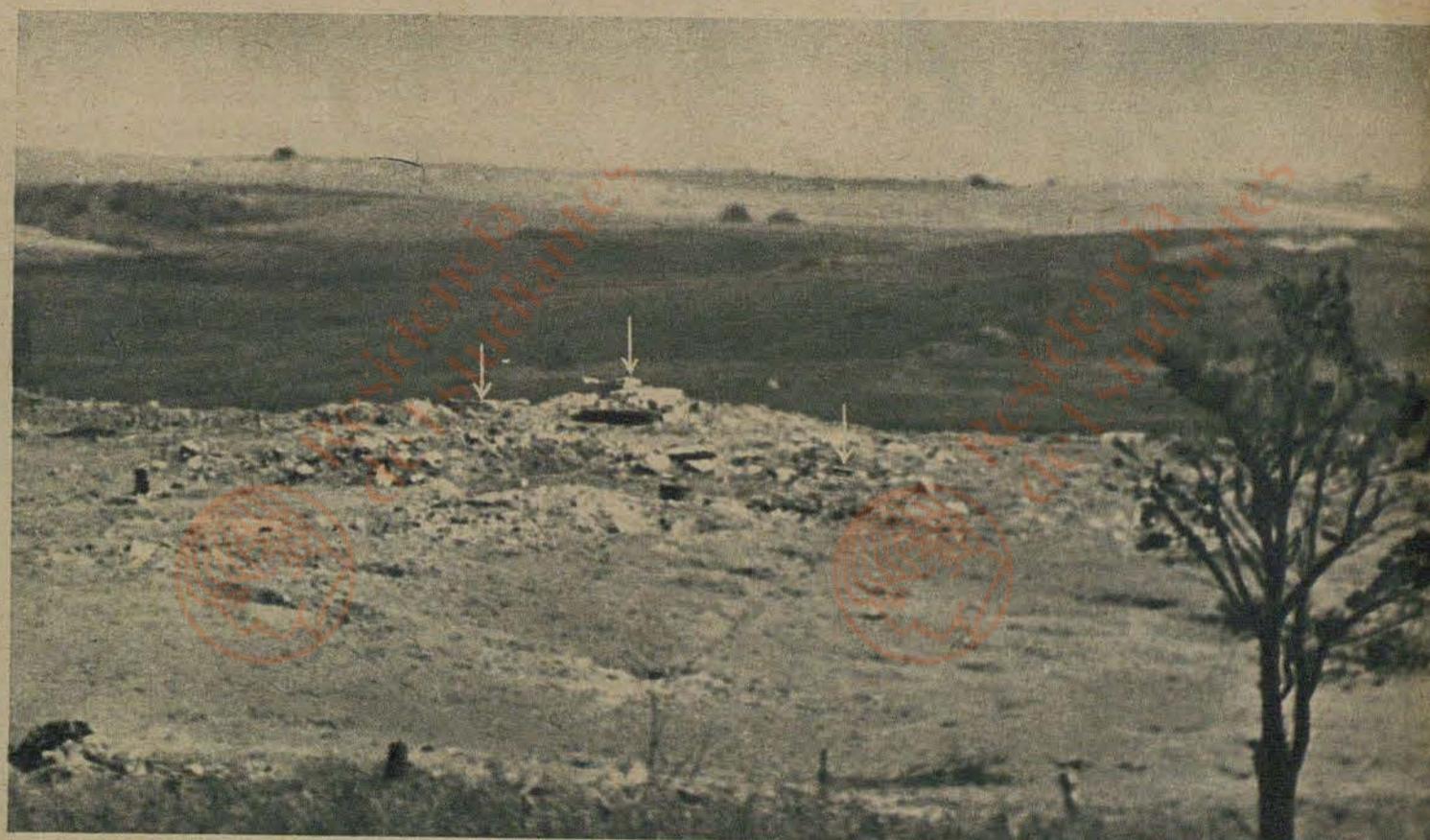


D'un entonnoir, le télescope photographie les trois points encadrés sur la photo de gauche qui sont éloignés de plus d'un kilomètre. Voici le résultat:



1

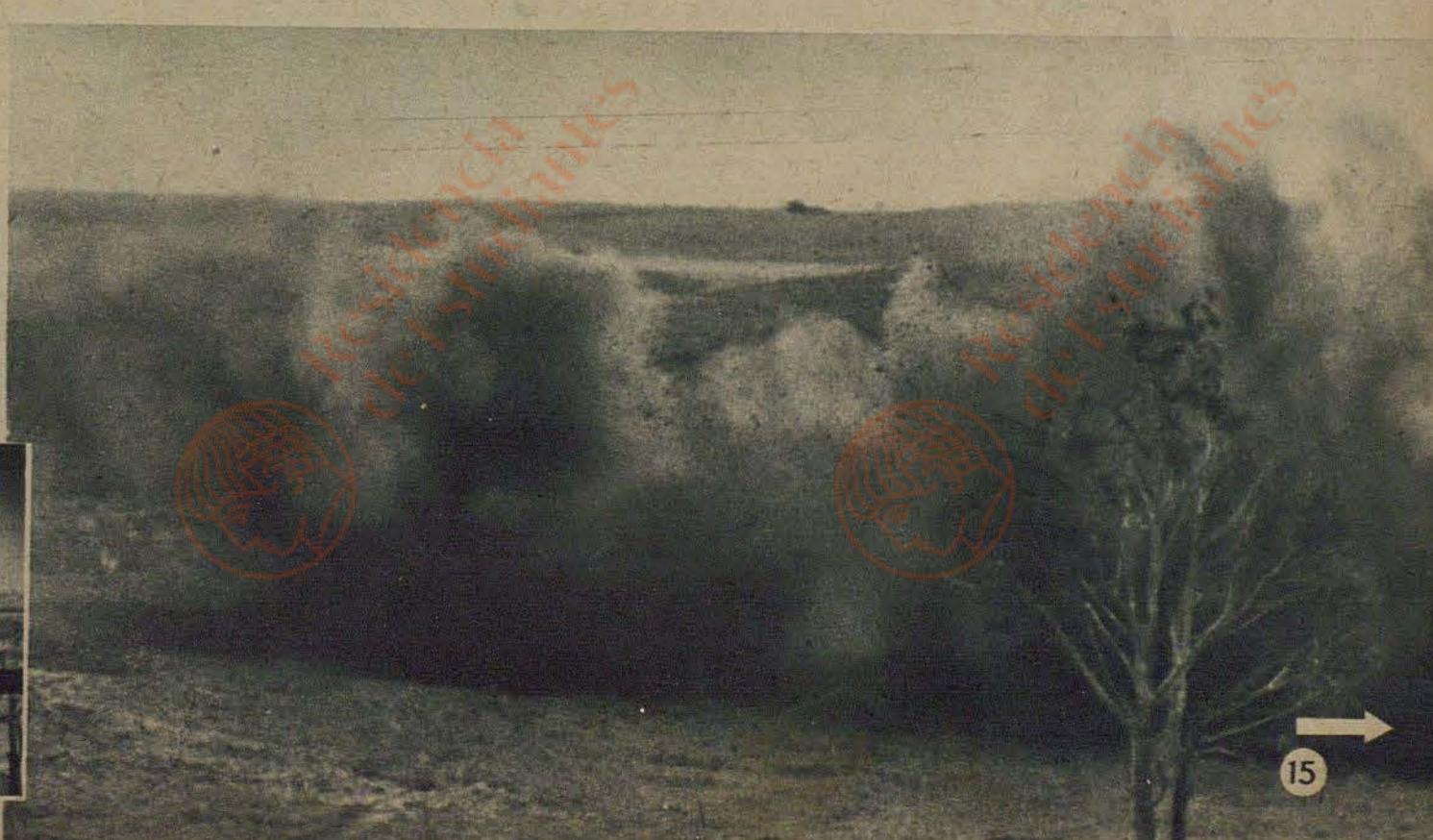
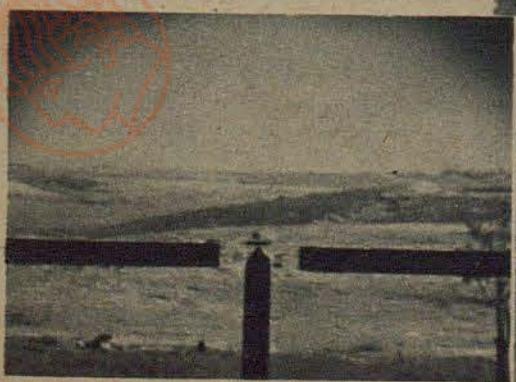
Position n° 1 vue par un objectif normal et...



→
... Par le télescope. Dans les ruines d'un village détruit, les Bolcheviks ont commencé à construire des fortins (flèches). On les a laissé continuer des journées durant, sans toutefois cesser de les observer. Lorsque leur travail a été terminé...

→
... le feu d'une batterie s'est déclenché brusquement, détruisant tout; les fortins, les canons et les hommes.

Voilà comment le pointeur apercevait le bat... quelques instants avant sa destruction. On peut se rendre compte de l'insignifiance du grossissement de la lunette de visée auprès des photos prises au télescope.

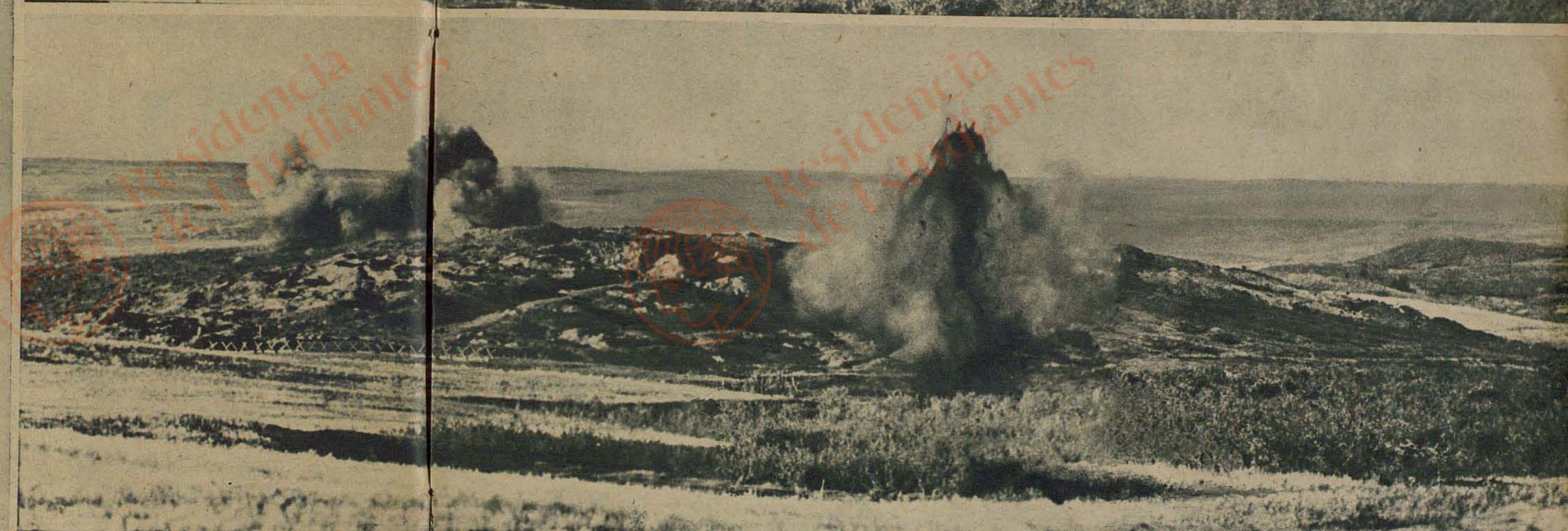
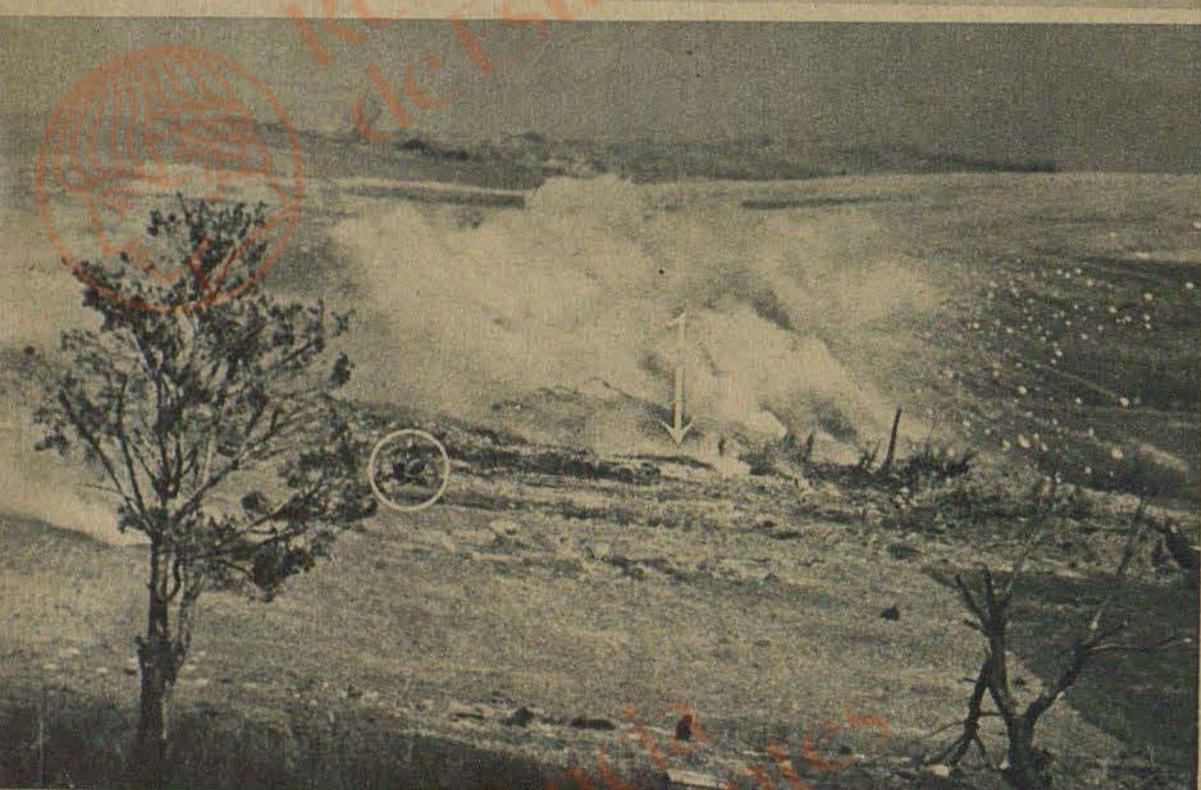




2

Un détail vu à l'œil nu.

La position N° 2 consistait en 3 fortins avancés (flèches 1, 2, et 3) flanqués de positions solidement établies dans le terrain et renforcées d'abris pour les soldats. Les observateurs allemands ont également suivi la construction de cette position à laquelle l'ennemi travaillait surtout la nuit. Chaque matin on constatait les progrès. Bientôt la position fut terminée, et les artilleurs allemands reçurent l'ordre de tirer. Les premiers coups atteignirent leur but, faisant sauter un obusier de campagne et un canon à tir rapide. (Voir les cercles). Les deux photos du bas montrent les «arrivées» des projectiles sur les fortins 1 et 2.



3

Sur cette petite colline se trouvait naguère le village de O., devenu depuis le centre du combat. Des obus et des bombes ont détruit les murailles des maisons, et retourné le sol. Tenaces et acharnés, sans se soucier de leurs pertes, les Bolcheviks tiennent la position. Sans cesse, de nouvelles colonnes soviétiques arrivaient en renfort, dans les entonnoirs et dans les ruines pour y construire de nouveaux fortins, et de nouveaux postes de tir. Derrière la colline, étaient établis les cantonnements et les positions de réserves des troupes, tandis qu'en face, l'adversaire avait creusé pendant la nuit, des pièges à char et des positions avancées. Peu à peu, la «position N° 3» était devenue un point d'appui très solide. La photo du haut prise au télescope montre ce point d'appui avec ses fortins et ses postes de tir (flèches) se détachant à peine du paysage, avant d'avoir été démolis de nouveau par le feu allemand. On voyait même les Bolcheviks aller et venir entre leurs positions, se tenant droits, tant ils étaient sûrs de ne pas être observés (à droite sur la photo). Un soir, l'artillerie allemande effectua quelques tirs de pointage (photo du milieu). Et, au cours de la nuit, les batteries prenaient la position sous un feu roulant, faisant rage pendant des heures, et labouraient une fois de plus tout le sol de la colline. Clichés du correspondant de guerre Ohlendorff 11 (P.K.).



Ils ont compris!



La D.C.A. s'entraîne. Le commandant d'une école de D.C.A. inspecte des volontaires lettons devant une pièce à 4 tubes.



Service du travail. Des jeunes volontaires lituaniens raccommodent leurs vêtements.

Photo du correspondant de guerre Kock (PK)

PENDANT une longue année, les Etats baltes : Estonie, Lettonie et Lituanie, ont connu la domination soviétique. Après leur délivrance par les troupes allemandes, nombre de leurs hommes prirent place dans le front européen contre le bolchevisme. Ils formèrent des groupements auxiliaires, tels les bataillons d'ingénieurs et du service du travail, et combattirent aussi les armes à la main comme mobiles ou membres des formations volontaires de SS. En outre, on forma, cette année, une légion lettone et estonienne, pourvue des armes les plus modernes. Les légionnaires vengent ainsi leurs pères, leurs frères et leurs fils, déportés en grand nombre au fond de la Sibérie.

Sur les pages suivantes en couleur: →

L'art de l'artilleur

Dans une école d'application

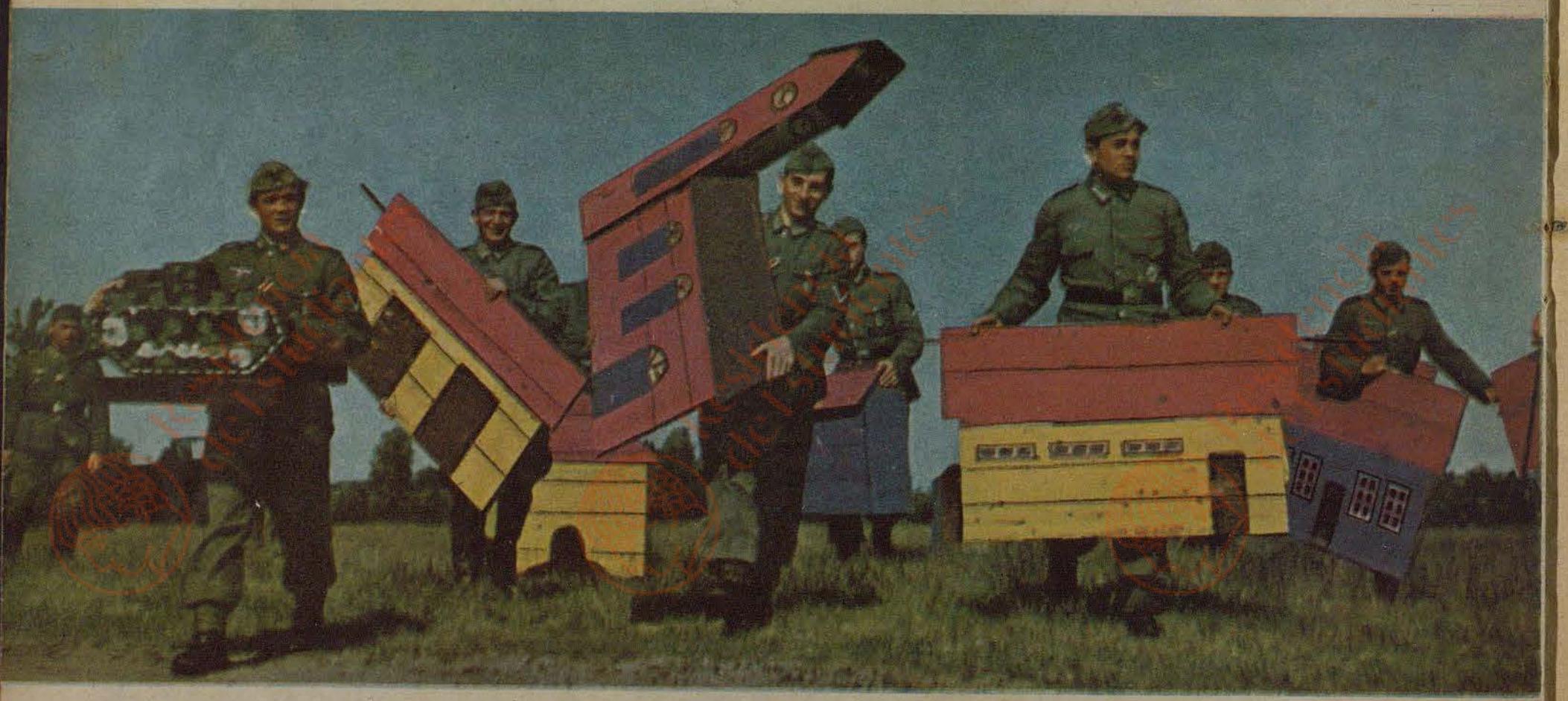
Sur un canon d'exercice, petit certes mais tirant de vrais obus, un officier instructeur, porteur de la cravate de chevalier de la Croix de fer, vérifie les moyens de pointage dont s'est servi un élève aux écoles à feu

Photos du correspondant de guerre Gronefeld (PK)





Avec des chevaux et des appareils de traction, avant les exercices de tir d'une école d'application d'artillerie. La campagne de l'est a mis à l'honneur, à côté des moteurs précis et soignés, le cheval bien dressé et bien traité



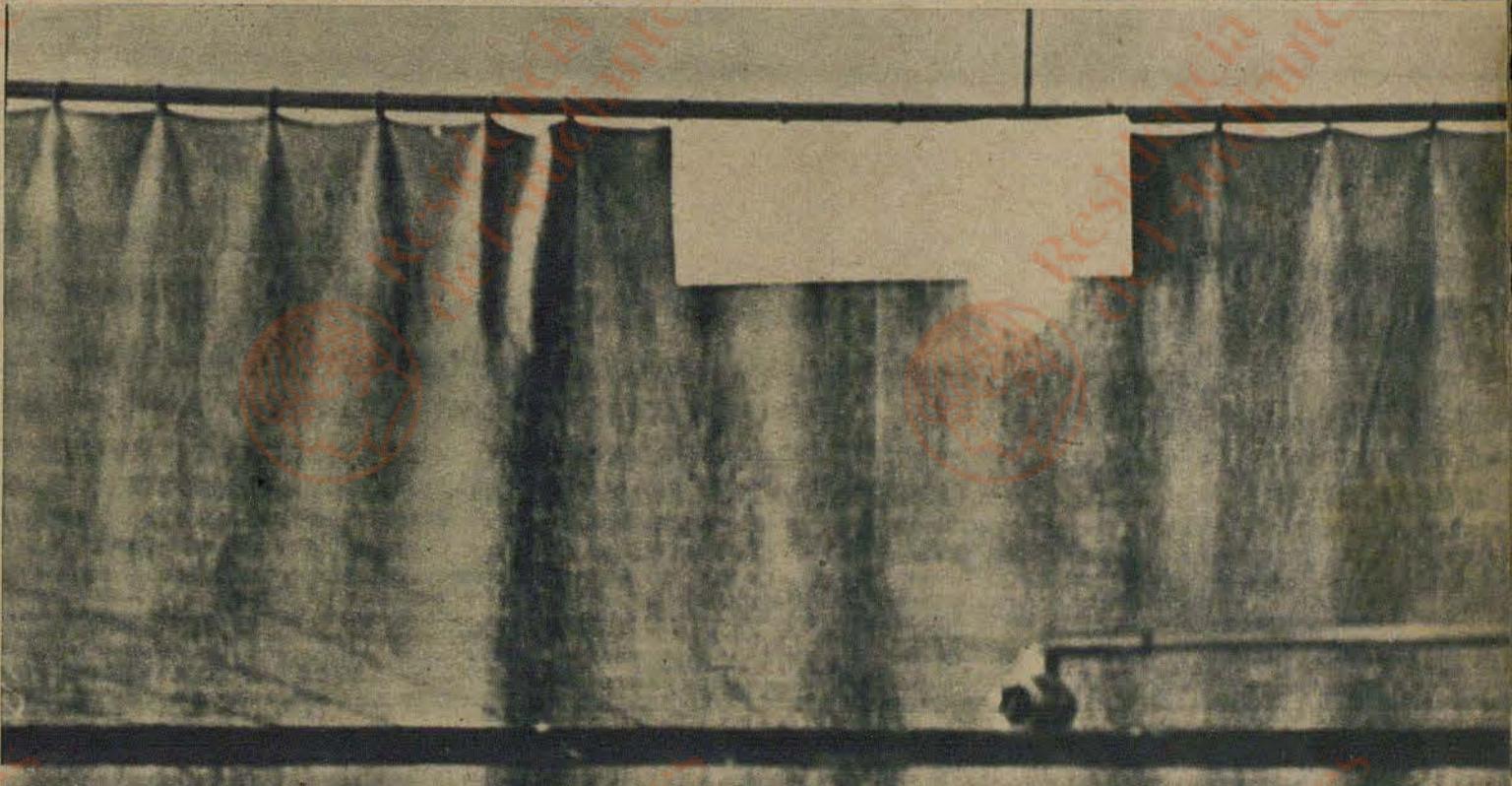
A l'école d'artillerie

← Où se trouvent les batteries ennemis? Dans ce paysage en miniature, les feux rapides des canons, déclenchés électriquement, peuvent être isolés grâce à des instruments d'optique et les résultats sont calculés au goniomètre (photo de droite, en haut).



→ But: la batterie ennemis sur la côte 115. On manœuvre les canons en miniature comme s'il s'agissait de canons réelles, en calculant les mêmes valeurs de tir. On s'exerce ici à tout ce que le futur chef de batterie devra savoir: le tir en rafales, le feu roulant, le tir direct et indirect.

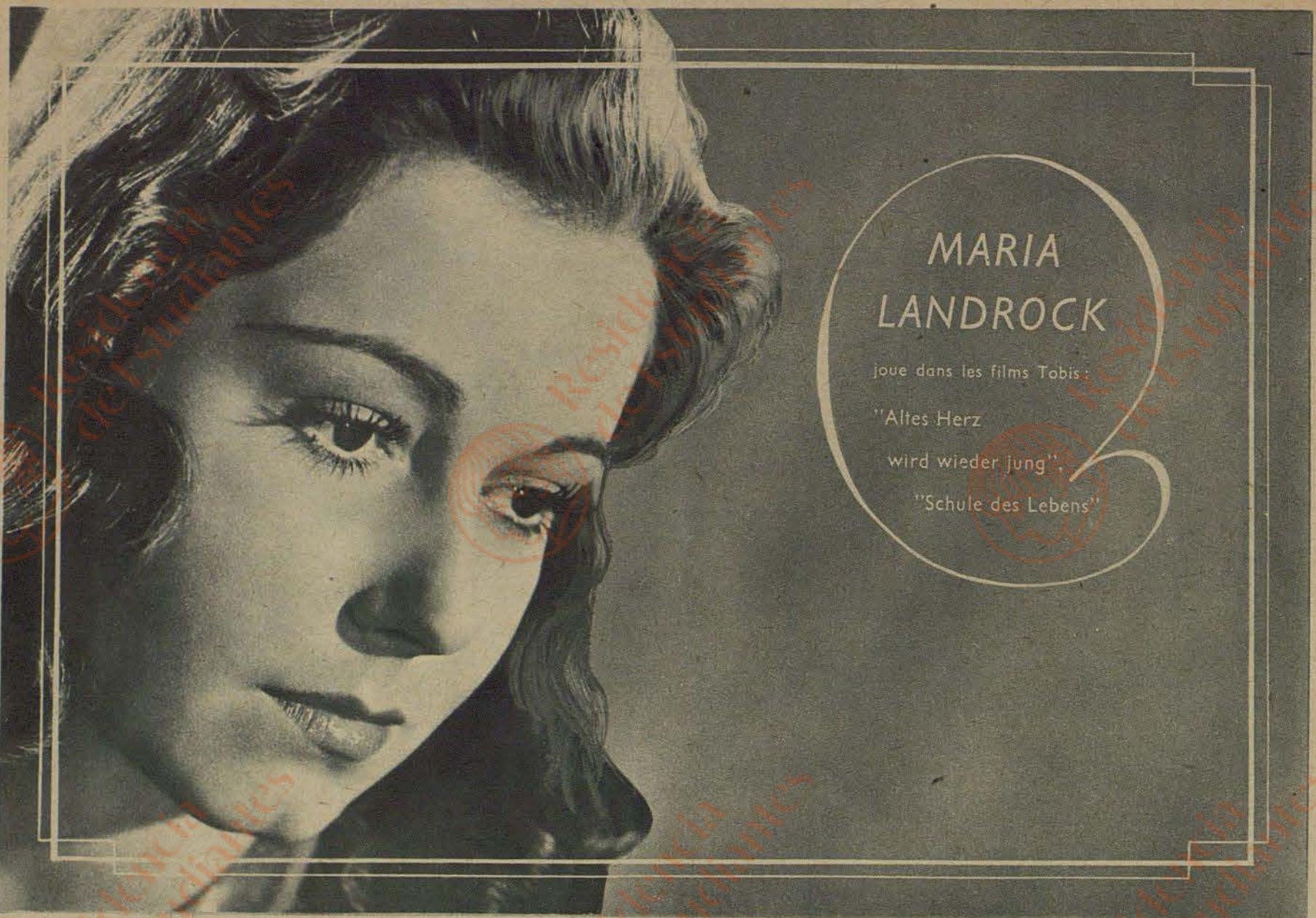
← Droit devant nous, des chars ennemis. A l'aide de rânes minuscules, les élèves s'exercent au combat. Quelle est la signification de ces manœuvres? La longue portée de l'artillerie moderne représente pour l'instruction des jeunes artilleurs un certain désavantage, parce qu'ils ne peuvent pas observer les « arrivées » et se rendre compte, par eux-mêmes, de l'efficacité de leur tir. On a remédié à cet inconvénient, dans les écoles d'artillerie de la Wehrmacht, en réduisant toutes les distances dans un même rapport.



→ 50 mètres trop court. Des participants au cours de tir observent, d'un œil critique, les arrivées des petits obus et apprécier l'adresse des camarades.



← Après la critique des opérations. Les chars et le village qui ont servi de buts sont transportés à l'atelier de réparation.



Centre mondial du progrès en radio

dans lequel des milliers de spécialistes travaillent à la recherche, au développement et à la vulgarisation de la radiotéchnique: voilà TELEFUNKEN. Comptant parmi les rares pionniers du monde qui se sont placés depuis le début au service d'un phénomène de la nature nouvellement découvert, TELEFUNKEN a, par 40 années de travaux scientifiques de recherches et de laboratoire, grandement contribué à l'histoire de la radio-technique, par ses inventions notoires et décisives et ce, au profit et pour le progrès de l'humanité. Des faits probants témoignent d'ailleurs de l'importance mondiale de TELEFUNKEN. Le fruit de ses travaux de recherches sont les installations modernes TELEFUNKEN pour l'information et la navigation, les émetteurs géants TELEFUNKEN répandus dans le monde entier, les émetteurs et récepteurs TELEFUNKEN pour télégraphie et télévision, les grandes installations électro-acoustiques TELEFUNKEN ainsi que les incomparables valves acier TELEFUNKEN de la série harmonique employées par un grand nombre de constructeurs notables, série sur laquelle repose la réputation des récepteurs TELEFUNKEN connus et vendus dans plus de 70 pays du monde.

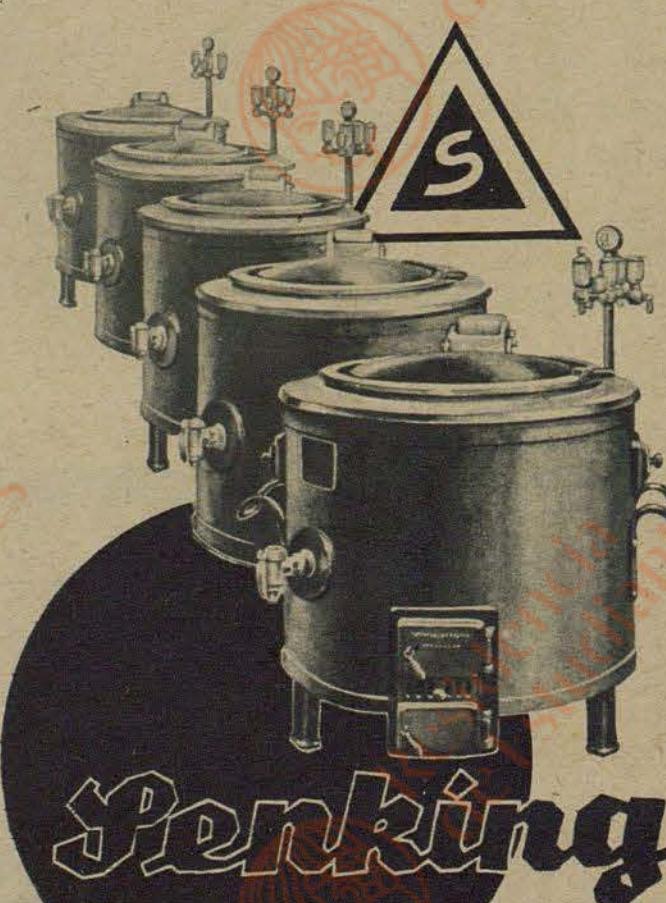
TELEFUNKEN

universellement reconnu comme l'un des grands Pionniers
de la T.S.F.

DE BUANDERIE / INSTALLATIONS DE BOULANGERIE

7928/CE

CUISSIÈRES / INSTALLATIONS DE GRANDES CUISINES



Senking
une démonstration de l'énergie
industrielle allemande

SENKINGWERK HILDESHEIM

LE FORUM

Le 11^e congrès de l'Union des associations nationales de journalistes, à Vienne

Lors du premier congrès de l'Union, il y a un an à Venise, ce furent les grands problèmes posés par l'actualité qui occupèrent le premier plan. Cette fois, à Vienne, le thème du congrès fut l'Europe, sujet qui touche de très près tous les pays du continent. L'Assemblée tenue du 22 au 25 juin fut encadrée de deux grands discours-programme, celui du ministre Rosenberg traitant "du conflit mondial et de la révolution universelle de notre époque", et celui du chef de la presse du Reich, le Dr Dietrich, sur "l'Europe, génératrice de culture". Au cours du congrès, de nombreux orateurs apportèrent au nom de leur patrie, une profession de foi en faveur de la grande Europe unie.

KNUT Hamsun, le barde de la Norvège, paraît à la tribune. Les membres du congrès se lèvent en signe d'hommage au poète âgé de 83 ans. Ce qu'il vient dire — son discours sera lu par son compatriote Arnt Rishovd — est conçu dans cette pureté de ligne et cette cordialité humaine qui sont la marque de ses œuvres. En phrases cristallines, son appel s'exprime sans recherche, en ce style si personnel qui nous fait retrouver, au travers de son exposé politique, l'auteur de « Bénédiction de la terre ». On l'y retrouve au point que tout doute s'envole : ce qu'il dit là jaillit bien de sa conviction intime. Knut Hamsun est venu déposer en plein forum européen, à Vienne, son témoignage d'Européen.

Le cours pris par cette guerre donne au terme d'Européen un sens nouveau, enrichissant l'ancien schéma géographique et politique, pâle et incomplète ébauche. Les lignes prennent vigueur et clarté. « L'Europe », dit à Vienne le Reichsleiter et ministre Rosenberg dans son exposé fondamental, « n'est pas pour nous un concept creux. L'Europe, pour nous, est la réalité la plus ardente de notre vie. Dans le cadre du présent congrès — poursuit-il — des représentants de la presse européenne se sont réunis ; s'ils l'ont fait, c'est — j'en suis persuadé — poussés par la volonté de défendre, outre leurs propres patrimoines culturels, la pensée de la grande Europe. »



Avant la séance plénière. Le chef de la presse du Reich le Dr Dietrich salue le comte Cittadini, représentant de l'Italie.

→
Dans le Hofburg à Vienne. Le haut-commissaire Rosenberg (en veste blanche), ministre du Reich dans les territoires occupés de l'est, vient de prononcer son grand discours-programme, dans cette fastueuse salle des cérémonies.





**PARMI LES PARTICIPANTS,
ON REMARQUAIT:**



Italie: le conseiller national Gray, vice-président de la chambre italienne des faiseaux.



Finlande: Fanni Luukonen, chef des lotteries.



Japon: Le ministre Shin Sakuma, de l'ambassade impériale japonaise à Berlin.



— et le Dr. Minoo Kato, directeur-gérant du « Mainichi-Shimbun ».



Roumanie: le conseiller d'Etat Dr. Aurel Cosma, directeur de la presse étrangère au ministère de la propagande.



Bulgarie: le Dr. Chichkov, qui prit part au congrès, avec le ministre de Bulgarie et le chef de la presse Georg Serafimoff.



Hongrie: Le Dr. Stephan Miloty, député à la diète et rédacteur en chef du « Uj Magyarsag ».



Croatie: le conseiller de légation Matija Kovacic, directeur général de la propagande au ministère de l'orientation populaire.



Des journalistes de tous les pays du continent ont pris la parole au congrès; ils sont ainsi les représentants de leur nation; ils regardent les événements du point de vue de leur pays, de leur peuple, sous les angles les plus divers, tout en saisissant à quel point le sort de l'un est lié à celui de l'autre. Ils affirment qu'il s'agit avant tout, aujourd'hui, du destin de toute l'Europe et que les espérances et les désirs particuliers des peuples ne viennent qu'en second lieu.

« Tous les peuples de l'Europe » —

Documentation par l'image. Dans le musée de l'histoire de l'art, de nombreuses photographies montrent les effets des attaques terroristes sur les trésors de la culture européenne.



Clichés du correspondant de guerre Artur Grimm (PK) (17), de la Presse-Bildzentrale (4), de la Presse Hoffman (1), et de la Wien-Bild (1).



Espagne: Pedro Mourlane Michelena, rédacteur en chef de « Escorial ».



Slovaquie: le Dr. Aladar Koris, rédacteur en chef du « Slovak ».



Knut Hamsun. Le grand écrivain norvégien conversant avec le Dr. Dietrich, chef de la presse du Reich.



→
« Petite musique de nuit » de Mozart. Dans la grande salle des fêtes du Hofburg, la société philharmonique de Vienne donne une interprétation incomparable des chefs-d'œuvre de la musique européenne.



Dans la salle des Redoutes on donne en gala, à l'occasion du congrès, l'opérette de Johann Strauss: « Sang viennois ».

Un vin d'honneur à Grinzing. Réunion intime. Des chansons viennoises s'élèvent, le jour du départ, dans le vieux village au pied des vignobles



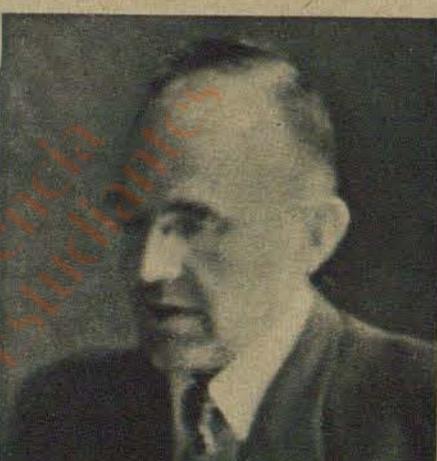
Parmi les participants, on remarquait aussi



France: l'ambassadeur de Brinon.



Pays-Bas: le Dr. Rost van Tonningen.



Suisse: le Dr. Werner Meyer.



Suède: le professeur Odeberg.



Inde: le professeur pandit K. A. Bhattacharya.

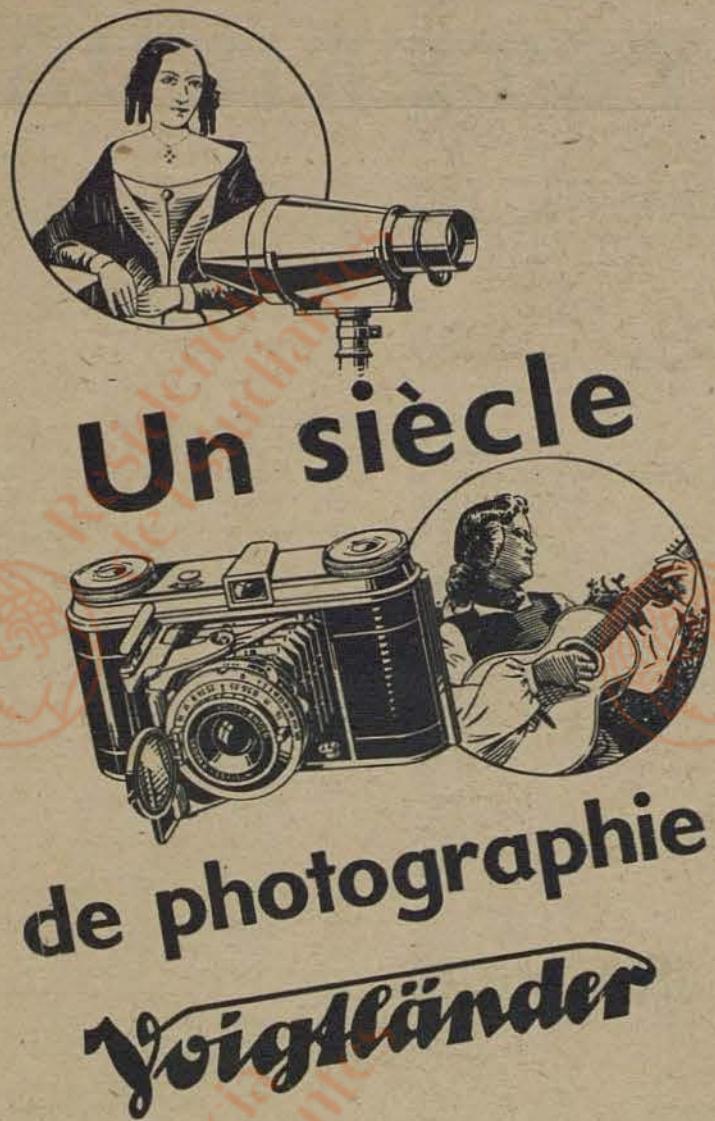
stimulant. Ils sont venus et, sur un solennel témoignage, ils sont repartis pour continuer à servir à leur poste.

A la séance de clôture de l'Union, dans la fastueuse salle des cérémonies du Hofburg, le Dr Dietrich, chef de la presse du Reich, prend la parole. Il trace devant les 400 journalistes, venus de 21 nations, un tableau de l'œuvre immense due au génie de l'occident dans l'histoire du continent et de l'humanité entière; il évoque les noms de grands hommes qui, nourris de la culture occidentale, ont rendu à l'univers d'impérissables services. C'est tout cela qu'il s'agit, aujourd'hui, de défendre. Il rappelle à ses auditeurs ce qu'il avait dit, il y a trois ans, devant les journalistes étrangers réunis à Berlin, dix minutes avant la mémorable séance du Reichstag, convoqué après la campagne de Pologne, lorsque, pour un court délai encore, le déclenchement d'une guerre mondiale pouvait être évité: « Il y a dans la vie des nations, de même que dans la vie des individus, des heures décisives, durant lesquelles leur sort est remis entre leurs mains. Et dans la vie d'un journaliste, on trouve aussi de tels instants, où le sort lui offre la possibilité d'intervenir personnellement dans l'évolution des faits historiques. Ce sont là des instants qui ne reviennent jamais... » Et le Dr Dietrich continua: « Je disais alors à ces messieurs (et parmi eux il y avait des Américains): en ce moment, le sort de millions d'hommes se trouve entre vos mains. Ecrivez, unissez vos voix contre une deuxième guerre mondiale inutile qui menace d'éclater. »

« Ces messieurs, déclare-t-il, n'ont pas tenu compte de cet appel adressé à la conscience de la presse mondiale, et la destinée suivit alors son cours. Aujourd'hui, nous nous trouvons au milieu d'un incendie mondial qui ne peut aboutir, pour l'Europe et pour toute la culture humaine, qu'à une victoire ou à une ruine complète. Nous voici de nouveau devant le destin et, encore une fois, je vous conjure de mettre l'heure à profit, cette fois dans notre grande communauté européenne, où nous combattons coude à coude. Voilà de nouveau l'instant où il nous est donné d'intervenir activement, par la plume, dans le cours de l'histoire. Chacun de nous, pris en particulier, n'est rien, tandis que la presse des pays réunis ici, agissant de concert, possède une énorme puissance. Nous avons le pouvoir d'utiliser la force de nos journaux pour en appeler à la conscience du monde, et pour donner à des millions de lecteurs le courage et l'assurance nécessaires dans leur lutte pour l'Europe, et pour le sort de l'humanité. »

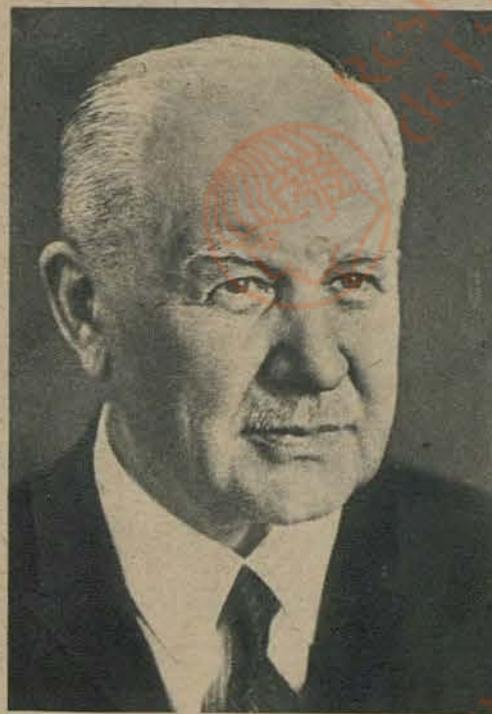
Le congrès de l'Union des associations nationales de journalistes à Vienne a constitué un nouvel appel à toute l'Europe. Pendant ce congrès, au milieu des discussions sérieuses et des explications solennelles, on put entendre résonner les accents immortels de Mozart et de Johann Strauss. Cette musique, que ce fut voulu ou non, prit alors la valeur d'un symbole exprimant l'esprit européen.

L'Europe, en effet, ne combat pas seulement pour son existence, elle lutte aussi pour que la joie de vivre puisse subsister sur le continent, car cette joie vitale est aussi menacée que les valeurs matérielles et culturelles de l'Europe. Cette musique apparaît ainsi, non seulement comme une heureuse addition au programme du congrès, mais encore comme un véritable symbole.



REICHSRUNDFUNK

LA VOIX DU REICH



Franz Lehár, le compositeur d'opérettes classiques. Presque journalement nous entendons sa musique mélodieuse dans les programmes de la Reichsrundfunk et c'est fréquemment que le maître dirige lui-même les différents orchestres jouant ses œuvres.

Les Services de la Radiodiffusion Allemande

Dix émissions en langue française

- 6.45—7.00 1^{re} émission: Bulletin d'informations et éditorial sur 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 11.45—12.00 2^e émission: Journal parlé avec chronique du matin et minute politique sur 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 15.45—16.00 3^e émission: Guerre militaire—Guerre économique et Tour d'horizon sur 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 18.00—18.30 4^e émission: La demi-heure africaine sur 25,24 m = 11855 kc et 31,51 m = 9520 kc.
- 19.00—19.10 5^e émission: Nouvelles et alternativement Satire politique ou Du tac au tac et Chronique de la main-d'œuvre française en Allemagne sur 41,27 m = 7270 kc, 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc et 1339 m = 224 kc.
- 19.15—19.30 6^e émission: spécialement destinée à la L.V.F., avec la Chronique du soir sur le poste de Weichsel 1339 m = 224 kc.
- 20.00—20.15 7^e émission: Quart d'heure africain sur 25,24 m = 11855 kc, 25,55 m = 11740 kc, 31,51 m = 9520 kc.
- 20.15—21.15 8^e émission: L'Heure Française sur 255 m = 1176 kc, 278,6 m = 1077 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.
- 22.45—23.00 9^e émission: Dernier bulletin d'informations et Chronique du soir sur 41,27 m = 7270 kc.
- 2.00—2.15 10^e émission: spécialement destinée aux Canadiens français sur: 41,44 m = 7240 kc.



DIALYT

Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE OPT. WERKE A-G

Notre brochure vous sera envoyée gratuitement sur demande adressée à notre Agent Général pour la France: Sté. Télos, 35 Rue de Clichy, Paris (9e)



Olympia

MACHINES A ÉCRIRE POUR BUREAUX
MACHINES A ÉCRIRE PORTATIVES

Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées par Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt.

En vente en France:

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

29, rue de Berri. — Balzac 42-42.

Représentation générale pour la Belgique: Handelsmaatschappij N.V. Edmond Jacobs, Anvers
En vente à: Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro,
Stockholm, Zagreb. — Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.

L'ILE MYSTERIEUSE

Fantaisie sur la Crète, par Kiaulehn

COMME garçons déjà, nous avions eu à nous occuper des mystères de la Crète. Pour former notre sens critique l'instituteur nous répétait le vieux dicton : « Un Crétien a dit que tous les Crétins mentent ! ». Cette phrase contient un problème ou bien un sophisme. Car si tous les Crétins mentaient, celui qui l'a prétendu serait lui-même un menteur. Et si en était ainsi, tous les Crétins diraient la vérité. Mais alors, ce serait également le cas pour le Crétien dont parle le dicton, il aurait dit la vérité, c'est-à-dire que tous les Crétins mentent. Et si cela était exact, le Crétien qui l'affirme doit mentir lui aussi, et ainsi les Crétins ne mentent pas, mais disent tous la vérité.

Ce que vaut leur franchise, je n'ai pu l'apprendre des Crétins eux-mêmes, devenus adultes. D'abord j'ai cru qu'ils étaient menteurs, puisqu'ils ne disent jamais exactement combien de chemin on a encore à faire pour arriver à un endroit quelconque. S'il s'agit d'une heure de distance, ils disent qu'on sera là en 10 minutes. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai remarqué qu'ils ont cela non par méchanceté, mais par bonté. Ils ne veulent pas décourager le voyageur qui a un si long chemin à parcourir. Il verra lui-même quelle est la distance. Mais ce serait brutal de le lui dire d'avance.

Je pense que les Crétins ont acquis la réputation d'être des menteurs, parce qu'ils habitent un pays plein de choses abeuses. Dans leur île on trouve tout, excepté de grands fleuves, et il s'y est passé tout ce qu'on peut imaginer, tout ce dont un être humain peut rêver. Un Dieu puissant y est même né : le lieu de naissance de Zeus se trouve en effet sur le mont Ida, en prenant le chemin d'Iraklion on peut, aujourd'hui encore, le voir se reposer sur les sommets. Lorsque, venant de leur île, les Crétins contaient aux gens du continent les mystères de leur pays, où une reine s'était unie à un taureau blanc pour engendrer un être fabuleux qu'on devait adorer, on les considérait certes comme des menteurs. De même qu'on regarde tous les pêcheurs comme des menteurs, bien qu'ils disent toujours la vérité. Je puis l'affirmer, étant moi-même pêcheur.

Le Dieu crétois à la tête de taureau, le Minotaure, habitait le Labyrinthe où on lui sacrifiait des garçons et des jeunes filles nobles. J'ai visité sa demeure et le plus mystérieux, c'est qu'il existe deux Labyrinthes. L'un se trouve dans la montagne ; il consiste en deux systèmes circulaires de couloirs et de salles creusés dans le roc, à l'époque préhistorique. L'autre est l'antique palais royal de Cnosse, avec ses 1.200 pièces. Les historiens modernes prétendent que le labyrinthe dans la montagne n'est pas le vrai, mais simplement

une carrière antique. Et dans le palais royal de Cnosse, on avait, disent-ils, adoré une hache à double tranchant et comme en grec, on l'appelait « labrys », le palais fut nommé le « Labyrinthe ». C'est une explication trop simple pour être vraie et, de plus, elle contient la même contradiction que le mot du Crétien sur ses compatriotes.

Ayant tué le Minotaure, Thésée ne trouva la sortie du Labyrinthe qu'à l'aide d'un fil que la fille du roi, Ariane, lui avait donné. D'après ce qu'on sait de Thésée, c'était un jeune homme bien doué ; autrement il n'aurait pu se mesurer avec des demi-dieux. C'est un outrage de supposer qu'il ne pouvait sortir d'une demeure vaste, mais assez normale, qu'en utilisant une pelote de laine. Je ne crois vraiment pas qu'on ait déjà trouvé la solution du problème, et les érudits se creuseront encore la tête avant d'avoir percé le dernier mystère de la Crète.

Cette île est le berceau de la civilisation européenne. Tout ce qu'il y a de joyeux et d'aimable dans notre nature, l'amour des fleurs et l'élegance des femmes, la taille mince et élevée des hommes : tout cela vient de la Crète où on l'a peint pour la première fois dans des fresques célèbres. Mais nous n'en connaissons pas l'origine. Nous possédons des écritures crétoises que nous ne pouvons déchiffrer, et ainsi les sources de notre civilisation nous restent aussi mystérieuses que les mœurs des Etrusques.

Beaucoup d'hommes différents ont habité la Crète ; tous y ont laissé des traces mystérieuses : les Croisés, les Vénitiens et les Turcs ont perpétué leur souvenir par des monuments, des châteaux-forts, des lions de pierre et des minarets pointus. Les Anglais se sont contentés de fouilles et d'une reconstruction douteuse de Cnosse et ont laissé, sur les lieux, d'innombrables bidons d'essence bosselés qu'aujourd'hui les paysans crétois utilisent pour transporter le vin, ce qui ne le bonifie pas.

Dans les monts dits « des vautours », près de Chania, les Allemands ont érigé un monument aux parachutistes qui, en compagnie des chasseurs alpins, ont conquis l'île en l'envahissant par les airs. C'est un aigle aux ailes déployées qui se précipite vers la terre. Et ce seront aussi les jardins qu'ils ont cultivés, les puits qu'ils ont creusés, les maisons et les fortifications qu'ils ont construites ou taillées dans le roc qui témoigneront, à l'avenir, du passage des Allemands tels des sceaux apposés sur le pays comme des signes de leur volonté inébranlable de défendre, de toutes leurs forces, le berceau et le mystère de l'Europe.

Quiconque pénétrera dans cette région, y rencontrera encore des mystères.

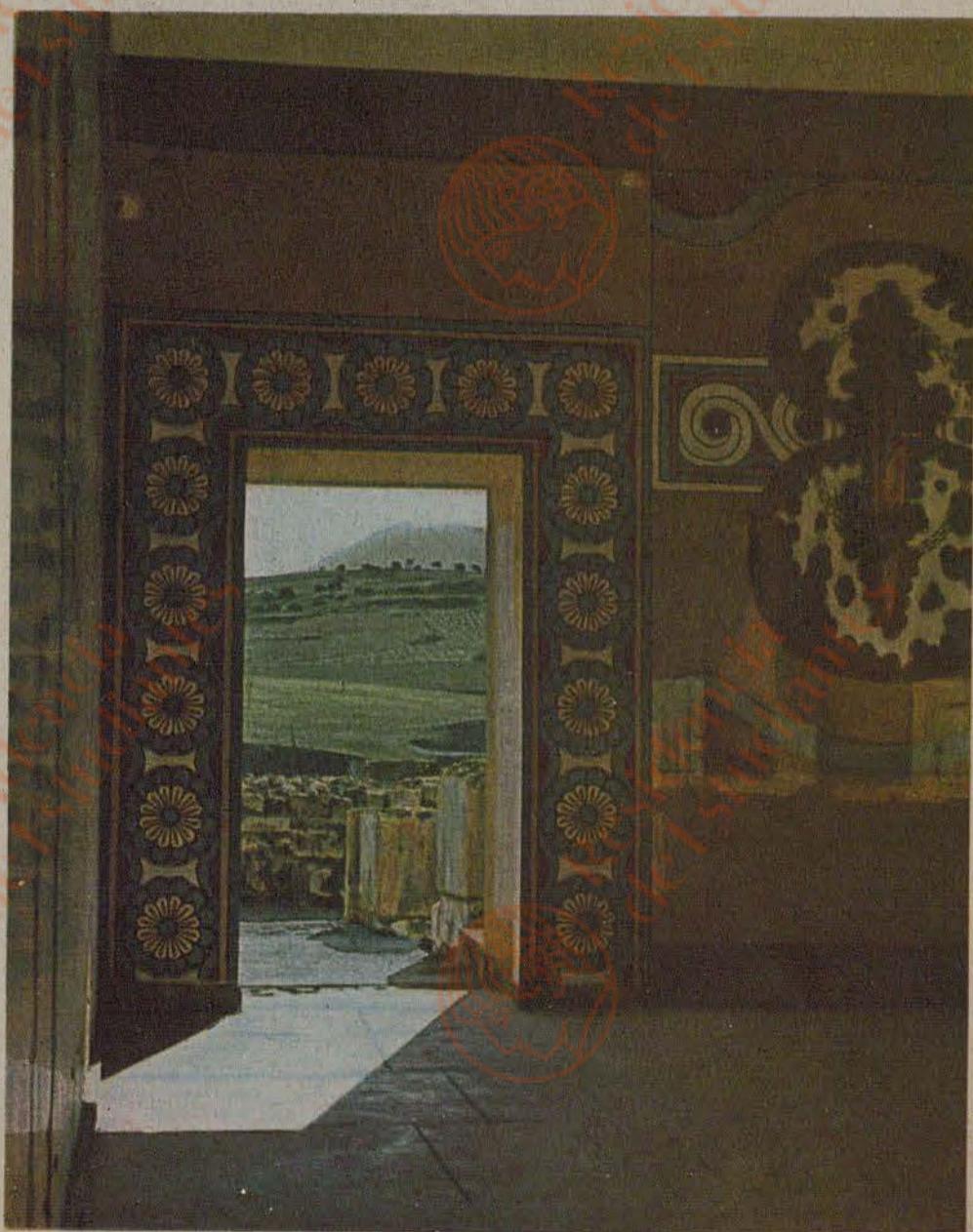


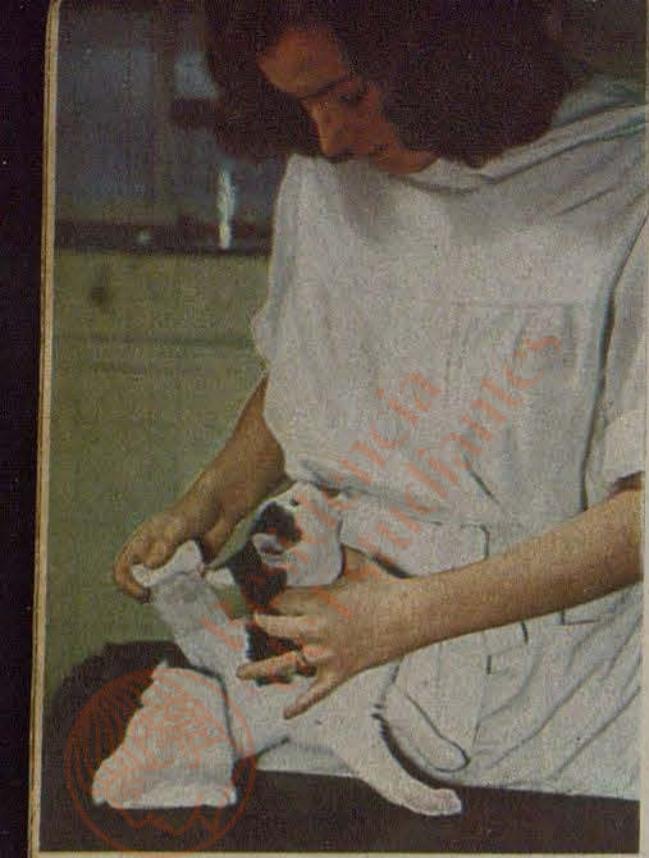
Le vénérable paysage de la Crète où fut érigé, il y a plus de 3.000 ans, le légendaire palais du roi Minos de Gnosse, dans les ruines duquel on retrouve aujourd'hui les traces d'une civilisation fort évoluée

En Crète

←
Dans les salles d'honneur du palais, le visiteur admire aujourd'hui les murs ornés de fresques attribuées au grand peintre, sculpteur et architecte Dédale qui, au service du roi Minos de Gnosse, construisit le labyrinthe, où, le premier, il enseigna le vol à son fils Icare. On se demande si on se trouve vraiment en présence d'œuvres du grand homme qui fit don à l'humanité du rêve de voler

→
Des couloirs d'étonnantes dimensions, des salles pompeuses et des cours lumineuses, d'innombrables chambres et portes d'entrée, des vestiges de bains et d'installations de chauffage, de conduites d'eau et de canalisations avec chasse d'eau, voilà ce que trouve le visiteur du royal palais de Gnosse comme témoignage d'une civilisation qui fleurissait il y a 3.000 ans et dont le niveau n'a jamais plus été atteint sur cette île, la plus grande de la Méditerranée. Photo du correspondant de guerre Ottahal (PK)





L'heure de la consultation pour les animaux domestiques à l'école vétérinaire. L'étudiante assiste le vétérinaire traitant. C'est un petit tour de force que d'appliquer ce pansement, le chat, en effet, ne comprend pas hélas ! la nécessité de l'accepter sans broncher



L'âne a besoin d'être tondu. Les soins à donner aux animaux bien portants font aussi partie des séances d'instruction pratique pour devenir vétérinaire



Au laboratoire on vaccine des cobayes; l'étudiante assiste un camarade plus ancien libéré du service militaire pourachever ses études (photo du bas)



Une profession rare

Une douzaine de femmes vétérinaires, c'est probablement tout ce que compte l'Europe. L'effectif des candidates à la médecine animale est déjà plus important, car peu à peu les femmes se mettent à découvrir cette nouvelle profession. « En réalité, j'étais destinée à soigner des enfants », raconte après le cours la jeune étudiante (au premier plan, à gauche), « et pourtant, en me rendant à l'université, la pensée s'est imposée à moi que chiens, chats et chevaux avaient toujours été mes bons amis. C'est ainsi que je me fis inscrire aux cours de médecine vétérinaire. »

CRUEL PROLOGUE

Un nouveau film appelle nos méditations

Le navire est le plus grand de l'époque; il a appareillé pour sa première traversée qui doit lui assurer le Ruban bleu. Ses 47.000 tonnes de jauge brute sont propulsées par 50.000 chevaux-vapeur à une vitesse de 25 noeuds. Sa quille s'enfonce sous 15 mètres d'eau que domine de 25 mètres le pont supérieur. Vingt compartiments étanches, en acier, un double fond et soixante portes de cloisons étanches, qu'une seule manette peut verrouiller, doivent le mettre à l'abri du naufrage... C'est une merveille de la technique moderne.

Le navire-sensation

Une richesse inouïe l'agrémente. Une société étincelante — salles de théâtre, restaurants pour tous les goûts, fumoirs, salons de jeu et de réception, appartements de luxe, jardins et descentes d'escaliers, magasins, tennis de pont, piscines et salles de gymnastique, rien ne manque. Un paradis de rêve attend les enfants, y compris quelques dromadaires de selle que conduisent des indigènes. Les ascenseurs circulent entre neuf étages; la nuit, une multitude d'ampoules électriques éclairent la ville flottante aux 3.000 habitants qui écoutent des concerts, dansent, flirtent, jouent, bavardent.

Le bateau lui-même a coûté 25 millions de dollars; son chargement se chiffre à 99 millions de dollars. Les biens que les passagers emportent valent, à eux seuls, 40 millions de dollars. Les valeurs assurées en première et deuxième classe se montent à 490 millions... c'est près d'un milliard de dollars que le *Titanic* transporte dans ses flancs.

La société qui a pris place à bord pour cette première traversée est incomparable. On cite le colonel Jacob Astor, fortune évaluée à 250 millions de dollars; A.G. Vanderbilt, fortune d'environ 200 millions de dollars; le banquier Wiedener, estimé à 50 millions de dollars; Benjamin Guggenheim, 95 millions de dollars; le colonel Washington, 25 millions de dollars...; une douzaine d'autres millionnaires, des écrivains réputés, des savants, des industriels, et le président de la White Star Line, propriétaire du bateau, M. Bruce Ismay.

Voyage passionnant : le *Titanic* va tenter de gagner le Ruban bleu. La White Star Line lance son coursier dernier né contre un navire du Nord-deutscher Lloyd, le *Kronprinzessin Cäcilie* qui détient le record. Elle le lance aussi contre deux autres bateaux allemands, les sisterships *Imperator* et *Vaterland*. Tous deux sont aussi des géants des mers; encore en chantier, ils seront plus grands que le *Titanic*, plus chers, plus luxueux... Seront-ils également plus rapides ?

Cette question pose l'un des problèmes politiques les plus brûlants de l'époque. Là-bas, sur le continent, un peuple a pris en mains son héritage chèrement acquis et joue la partie en

honnête commerçant, s'appuyant sur son unité nationale enfin conquise. Il bâtit, produit, s'ouvre des marchés, entre à vive allure dans le cercle des grandes nations. C'est contre ce concurrent-là que le *Titanic* prend le départ. Sa victoire doit affirmer symboliquement la primauté de la marchandise anglaise; elle doit discréder par un exploit incomparable le « made in Germany », que l'Angleterre ordonnait alors d'apposer, comme marque d'inériorité, sur les produits allemands, mais qui devint bientôt synonyme de haute qualité pour tous acheteurs. L'Angleterre a la fièvre.

Le 14 avril 1912, en pleine nuit, à 23 heures 30, le *Titanic* se jetait sur un iceberg. Trois heures plus tard, il coulait avec plus de 2.200 passagers; 685 seulement purent être sauvés.

des canots; des hommes restent à bord afin que femmes et enfants puissent être sauvés; un millier de naufragés dérivent avec leurs ceintures de sauvetage, se raidissent peu à peu, gélent, se noient. Et le bel exemple de sacrifice du chef télégraphiste qui envoie des S.O.S. jusqu'au dernier moment, ou l'héroïque maîtrise de l'orchestre du bord qui joue le « Plus près de Toi mon Dieu... », ne peuvent atténuer l'horreur du drame. On ne voit nullement ici quelque male initiative échouant sous la poussée d'un inéluctable destin, ni quelque action d'envergure susceptible de racheter une aussi grosse faute. Le navire éventré fait découvrir un abîme de négligence, de vanité, d'ambition sans bornes, de fautes criminelles, de prévarication et de corruption. Le cas n'est pas celui d'un

Le cloisonnage ne suffisait pas, et le bordage n'était pas à l'épreuve des pressions possibles. Il résistait certes à celle de l'eau, mais n'était pas assez solidement fixé aux ponts auxquels il se raccordait. L'iceberg éventrant quatre des compartiments étanches, des autres cèdent l'un après l'autre, et la mer s'engouffre à travers les ponts. Par économie de temps et d'argent, la White Star Line n'a soumis à des essais suffisants ni les machines, ni l'équipement, ni le matériel de sauvetage et de signalisation.

Les canots de sauvetage du *Titanic* contiendraient tout au plus 760 personnes, et il y en a 3.000 à bord. A l'heure du danger, on découvre en outre que l'on ne peut rejoindre les canots qu'en sautant du navire haut de 20 mètres, et que leur mise à l'eau s'avère une manœuvre délicate. Par mer agitée, aucun des canots n'aurait pu être mis à flot sans risquer des avaries ou pire encore.

Bien entendu, les appareils Marconi sont à bord, mais la liaison par T.S.F. reste aléatoire du fait que la plupart des navires n'affectent à la radio qu'un seul employé sans veille de nuit. La formule même du S.O.S. n'est pas encore partout en usage. Et, ses premiers appels lancés, le *Titanic* reste longtemps sans réponse et dans l'impossibilité de songer à rejoindre le bateau le plus proche.

Mais à quoi sert la technique quand les hommes sont défaillants ? — Dans la soirée même du 14 avril, le chef télégraphiste du *Titanic* remet au commandant des messages signalant des icebergs. Le temps est bouché; la nuit très noire, et une chute brusque de la température invitent à la prudence. Il y a de la glace dans l'air; officiers et passagers s'énervent, conseillent de changer de route ou de marcher au ralenti. Une passagère de première classe demande au président Ismay de faire diminuer l'allure. Il répond, et sa réponse a été enregistrée au tribunal :

« Au contraire, nous allons filer plus vite encore, le *Titanic* ne saurait couler. » Le commandant Smith ne partage pas entièrement cette opinion: il serait disposé à réduire la vitesse, « si le président de la société n'était à bord ! Or, il attend de moi que le *Titanic* batte le record ! ».

Le président Ismay est assis parmi des passagers de première classe, et l'on anticipe déjà sur les fêtes qui vont couronner un succès certain, car demain on sera à New-York.

Le *Titanic* marche à la mort. Entre l'apparition de l'iceberg, l'inutile coup de barre, l'arrêt des hélices, leur marche arrière et le choc, 37 secondes s'écoulent.

Et la mort se réserve un délai de trois heures.

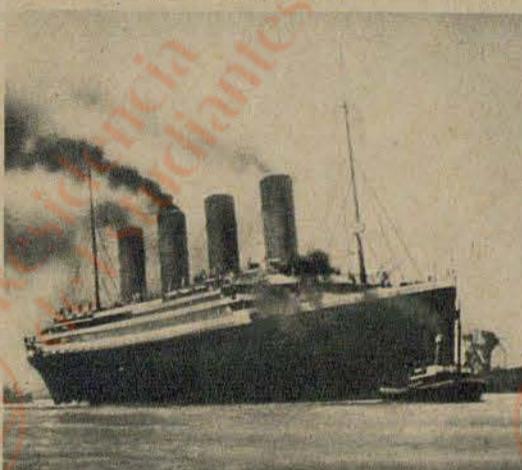
La catastrophe

On cache la vérité aux passagers du bateau mortellement touché. Malgré tout, la panique éclate, car elle pré-existe là où tout entraînement fait défaut.

(Suite page suivante)

Trois documents sur la catastrophe du «Titanic»

A droite: Le «Titanic», le plus grand navire de l'époque, qui, lors de sa première traversée de l'Atlantique, heurta un iceberg et sombra dans la nuit du 14 au 15 avril 1912. Des numéros spéciaux de la presse mondiale (photo du bas) annoncent cette nouvelle sensationnelle qui fut bientôt suivie d'un procès non moins retissant au cours duquel le président Bruce Ismay de la White Star Line, propriétaire du navire, joua un rôle principal. (Photo du bas, à droite.)



Abîmes...

C'est la panique. Des gens sont piétinés, tués à coups de revolver, poignardés, étranglés; on mutile des mains qui se cramponnent à la lisse

grand négociant frappé d'un sort inclement, mais celui d'un simple épicer qui a risqué le tout et a perdu.

Le *Titanic* n'a pas été construit sous le contrôle de l'autorité compétente



La catastrophe du «Titanic» à l'écran.

Ces dernières semaines, Tobis vient de tourner un film sur la catastrophe du «Titanic». Le cliché en haut montre une soirée de gala dans la «ville flottante» pendant que le navire court vers son destin.



Un film d'une grande exactitude historique. Deux images: à gauche, une photo originale du commandant du «Titanic», Edward J. Smith; à droite, le commandant sur sa passerelle, dans le film Tobis. La personnalité de l'officier de navigation à son côté est également historique. Il ne cessa de donner des avertissements avant la catastrophe et, plus tard, il porta de graves accusations contre l'état-major du navire et contre la compagnie. Comme il vit encore aujourd'hui, on a changé son nom dans le film.

Le naufrage du bateau le plus sûr du monde. Une reproduction des scènes affreuses qui se déroulent lors de la catastrophe, provoquée par la manie du record. L'article ci-contre en donne les détails.



Le sort se montre inexorable. Tandis qu'à l'avant les passagers d'entreport se noient par centaines ou, se précipitant dans les coursives, obstruent les issues possibles; tandis que les passagers de première et seconde classes sont encore attablés et festoient, refusent de mettre leurs ceintures de sauvetage «à titre d'exercice», tragique malentendu, ou qu'ils dorment dans leurs cabines, les soutiers se disputent déjà les canots. La panique devient générale, les officiers doivent se servir de leurs revolvers, mais n'arrivent guère à se faire obeir. Des passagers se fraient eux-mêmes un passage à coups de pistolet vers les canots; des millionnaires offrent une fortune pour prix de leur sauvetage; des matelots descendant prématurément les embarcations à demi-occupées. Ces mêmes canots vont dériver, des heures durant sur une mer qu'emplit le cri des victimes, sans même en repêcher une seule. Le prix d'une place dans un canot atteint 100.000 dollars. Par contre, quatre embarcations aux portemanteaux sont trop pleines et, mal manœuvrées, coulent à pic dès leur mise à l'eau. Dans d'autres, des déments se battent encore, meurent de froid, sont piétinés. Des morts restent embarqués, mais on sectionne à la hache les mains qui viennent s'agripper.

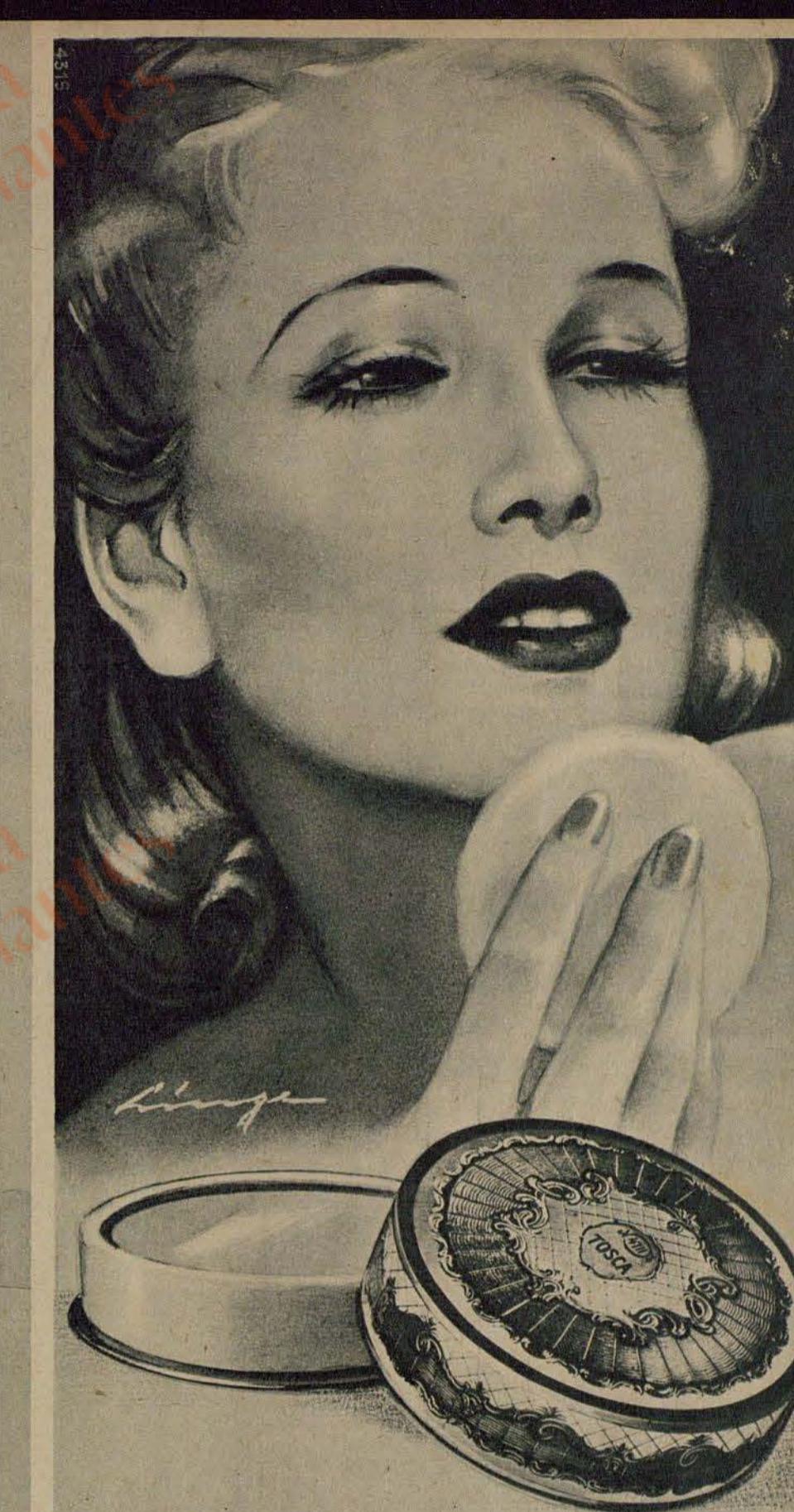
2.200 personnes ont péri lorsque paraît enfin le premier navire sauveteur.

Cruel prologue

Les décisions du sort sont sans appel, mais il a fallu qu'un jugement, dans les formes, soit prononcé en Angleterre. Le président Ismay n'a trouvé place dans aucun des canots; un revolver se braquait aussitôt sur lui. Il put se sauver sur le seul radeau du *Titanic*. Le commandant Smith, disparu, est déclaré coupable «d'avoir provoqué le malheur en se laissant influencer par des personnalités plus haut placées». Le président Ismay, l'une d'elles précisément, reçoit une remontance. Sans plus. Un tel jugement est encore l'aspect le plus sensationnel de la catastrophe. Sa morne indifférence ferme les dossiers du meurtre de milliers d'êtres, bagatelle croit-on, et pourtant, il ne pouvait en être autrement.

La sentence boiteuse du tribunal maritime de Londres n'a rien d'une consolante conclusion au drame du *Titanic*: la sentence fait corps avec la catastrophe elle-même. Celle-ci, symboliquement, condamne toute une époque. La disparition du *Titanic*, en cette nuit du 14 au 15 avril 1912, s'enveloppe déjà des nuages annonciateurs de guerres proches où s'affronteront inexorablement des idéologies opposées. Tel un prologue cruel, gonflé des thèmes de la tragédie, elle s'est ancrée dans le souvenir des vivants, et peut-être va-t-elle, signe prémonitoire parmi d'autres, prendre rang dans l'histoire de ces guerres. Un peu comme la trop célèbre affaire du collier de la reine ouvre les annales de la Révolution française.

→ La lutte pour les canots de sauvetage. Pendant trois heures interminables, la panique fait rage sur le bateau en perdition. Trois mille personnes veulent s'embarquer sur les 14 canots existants qui ne peuvent porter que 760 passagers.



N°4711 TOSCA POUDRE

Le choix de votre Poudre est une question de confiance

C'est pourquoi il doit être judicieux et réfléchi. Une bonne poudre pour le visage doit s'harmoniser au fond de votre teint avec la délicatesse d'un pastel et la légèreté d'un souffle. Son adhérence doit être aussi fine que forte et d'un parfum délicat.

La Poudre Tosca "4711" répond à toutes ces exigences. Elle entretient l'épiderme et le protège contre les intempéries, grâce à sa teneur en matières cosmétiques, dosées très exactement d'après des données scientifiques.

Le ton approprié à chaque type de beauté.

Huit extraits de presse

et ce qu'ils sous-entendent

La presse anglo-américaine affirme encore fréquemment à ses lecteurs que l'Allemagne ne résiste que grâce aux ressources des autres, auxquels elle ne laisserait pas même le nécessaire pour vivre. En présentant huit extraits de presse, reproduits sur la page de droite, suivis d'une enquête économique. « Signal » prend position sur la question.

Le centre et le bastion des lignes de défense contre les tentatives de blocus est l'agriculture allemande elle-même. Sa puissance de production est, en effet, un facteur décisif au regard des ressources agraires dont peut disposer le continent. Toutes les denrées alimentaires produites dans les limites du Reich déterminent, en tout cas aujourd'hui, tout d'abord, l'assiette du ravitaillement intérieur allemand. La parade opposée au blocus, en passant du plan allemand au plan européen, apporte, certes, des facilités à l'Europe, mais nul pays ne saurait se dispenser d'exploiter à fond ses propres ressources.

Que produit aujourd'hui l'Allemagne?

L'étude du potentiel agraire de l'Allemagne ne conduit pas seulement à des résultats étonnans pour le profane : ils surprennent aussi l'économiste, surtout lorsque celui-ci a conservé le souvenir du rapide déclin de l'agriculture allemande au cours de la guerre mondiale. Là, comme en bien d'autres domaines, les effets du blocus ne se sont pas reproduits, car le terrain auquel il s'applique a été largement transformé entre temps. Les chiffres parlent toujours un langage clair et convaincant : ils ne manqueront pas de faire apparaître ici l'ampleur de l'effort fourni : la surface cultivée en pommes de terre a augmenté de 1939 à 1942 de 13 % (de 1914 à 1917, elle avait diminué de 13 %). Le recul du rendement de la récolte fut plus grave encore : il ne s'inscrivit pas à moins de 65 % pour les pommes de terre en 1917. Aujourd'hui, le rendement obtenu est meilleur qu'en 1939. La récolte de pommes de terre de la troisième année de guerre a dépassé la moyenne des cinq dernières années de paix. (En 1917, la chute marquée dans la production des pommes de terre atteignit 65 % — ce qui explique la cruelle disette au cours de la première guerre mondiale.) Sur la base de sa production actuelle, l'Allemagne peut, par l'application de réformes énergiques dans le cadre général du ravitaillement et des transports, couvrir les besoins pourtant accrus, sinon multipliés, de ses grosses agglomérations humaines.

Il faut bien voir que la pomme de terre occupe, dans l'alimentation du temps de guerre, une place prépondérante. Durant la dernière année de paix, on a consommé en Allemagne

de 12 à 14 millions de tonnes de pommes de terre de table ; or, c'est aujourd'hui de 30 à 32 millions de tonnes qu'il s'agit, dont 18 sont réclamés par les seuls centres urbains.

Dans la production des céréales, on constate un rendement aussi élevé. Ce rendement se maintient à son niveau d'avant-guerre. (Au cours de la première guerre mondiale, la production allemande des céréales avait fléchi d'environ 40 %.) La culture des betteraves sucrières a été considérablement développée (elle avait, par contre, baissé de 30 % en 1917).

On comprendra aisément que nous n'avancions pas de chiffres quant au cheptel allemand de cette année. Certains faits, cependant, en diront assez long : par exemple, celui de la production de beurre d'octobre 1942, mois pris au hasard, de 3,7 % supérieure à celle d'octobre 1941, — alors que la production allemande du beurre avait déjà progressé de 450.000 tonnes en 1933, à 700.000 tonnes en 1941. En outre, cette amélioration en beurre est encore accrue, à un double titre, par le produit de 200.000 hectares consacrés aux oléagineux, c'est-à-dire par de l'huile, et aussi des fourrages pour le bétail. L'élevage du porc est en passe de battre ses propres records, et abordera l'hiver 1943/44 à un niveau supérieur à celui de l'hiver dernier.

Une base stable

De tels chiffres tracent un tableau impressionnant du rendement de l'agriculture allemande. Nul ne connaît peut-être mieux que les dirigeants anglais la valeur réelle de ce qu'ils expriment, et l'allusion à ces réalités est évidente dans les récentes déclarations du ministre anglais du Ravitaillement, selon lesquelles, cette fois, le blocus alimentaire menace de demeurer sans effet.

Le trait capital de ce bilan est d'ailleurs sa stabilité. C'est qu'il repose sur les chiffres du territoire même du Reich. Ce que l'Europe peut y ajouter rentre dans un bilan complémentaire. Bien qu'elle ne dispose en propre que d'un espace limité, l'autorité allemande a réussi à faire de lui la poutre maîtresse du ravitaillement, tant pour les catégories essentielles des denrées que pour les quantités.

Ce tour de force — dont certains traits ne seront révélés qu'après la guerre — n'était réalisable que sur des bases nouvelles. A la veille de

la guerre, l'agriculture allemande était déjà soumise à des normes sévères, en tous lieux et en tous domaines. Elle était entraînée à tirer du sol des rendements élevés. Les services agronomes responsables sont à même de diriger la grande et la petite production, de l'orienter vers des plans définis et d'opérer rapidement des changements de cultures. Une fois de plus, l'économie dirigée aura été synonyme de progrès. Les services de contrôle ont réalisé une mise au point très sûre qui subordonne toute la production à l'économie de guerre. La pluissanterie du syndic paysan cantonal, qui ne se contente pas de calculer ce que les poules de son rossert ont pondu d'œufs, mais tient surtout à savoir ce qu'elles en pondront, est, en réalité, un compliment fait à l'organisation économique très précise du pays en guerre et une solide garantie du potentiel agraire de l'Allemagne.

Plus de main-d'œuvre qu'en temps de paix

Les nouveaux cadres et les réformes de structure de l'agriculture mobilisée ne suffiraient évidemment pas à permettre au cultivateur d'enregistrer de tels rendements. Plus importantes encore sont les transformations opérées dans la substance même de l'agriculture allemande. La plus grosse consiste à lui procurer assez de bras. En 1942, l'agriculture allemande disposait de plus de main-d'œuvre que durant les dernières années de paix. Un tel résultat n'avait jamais été atteint jusqu'ici, au cours de l'histoire contemporaine, dans n'importe quelle nation en guerre. Des centaines de milliers de prisonniers, autant de travailleurs venus de l'étranger, surtout depuis 1942, ont afflué dans les fermes et dans les domaines ruraux du Reich.

Mais il ne s'agit pas que de main-d'œuvre : tout ce dont la terre peut avoir besoin, l'agriculture allemande le possède aujourd'hui sur une échelle suffisante et, tout d'abord, les engrangés et les semences. Les quantités d'azote attribuées au travail des champs ont été, en 1942, presque aussi fortes que lors des dernières années de paix, c'est-à-dire dix fois plus fortes qu'en 1917. La consommation des engrangés calcaires s'est accrue par rapport à 1938, tandis que les livraisons de potasse se maintenaient au même niveau. Semences et plants sont en progrès, en qualité comme en quantité.

Le moteur de l'agriculture européenne

Une agriculture qui réagit sous la pression du blocus, accroissant activement ses rendements, passe par cela même en tête de l'agriculture continentale. En temps de guerre, plus que jamais, cela réclame beaucoup d'efforts. La part qu'assume l'agriculture allemande dans les tâches européennes n'était réellement connue que dans les milieux compétents ; mais sa valeur en est doublée du fait que sa contribution joue en pleine atmosphère de guerre. Bien que la guerre la tienne indirectement en haleine en frappant les industries qui s'y rattachent, l'agriculture allemande apparaît comme l'agent promoteur du progrès et des perfectionnements, en même temps que sous les traits sincères du bon voisin dont la main secourable s'étend au-delà de son propre domaine. Semences, machines, équipement technique, animaux reproducteurs sont mis à la disposition du voisin pour lui permettre de mieux soutenir la lutte. Un émouvant témoignage de tels actes de bon voisinage ressort des extraits de journaux européens des trois derniers mois, reproduits ci-dessous. Il va de soi que de son côté l'Allemagne, au cœur de la lutte pour la vie même de l'Europe, réclame la contribution des autres pays.

On peut évoquer ici un réseau vivant d'intérêts solidaires, image d'une fructueuse coopération. Contribuer aux excédents dont bénéficie l'Europe entière est un devoir nouveau qui incombe à l'agriculture de chaque pays, tout d'abord à celle de l'Allemagne. Répartir les tâches, par exemple, en établissant rationnellement des plans de culture (ils se dessinent dès maintenant), ce sera couronner l'œuvre et assurer enfin l'épanouissement total des ressources européennes.

Amélioration générale et potentiel propre

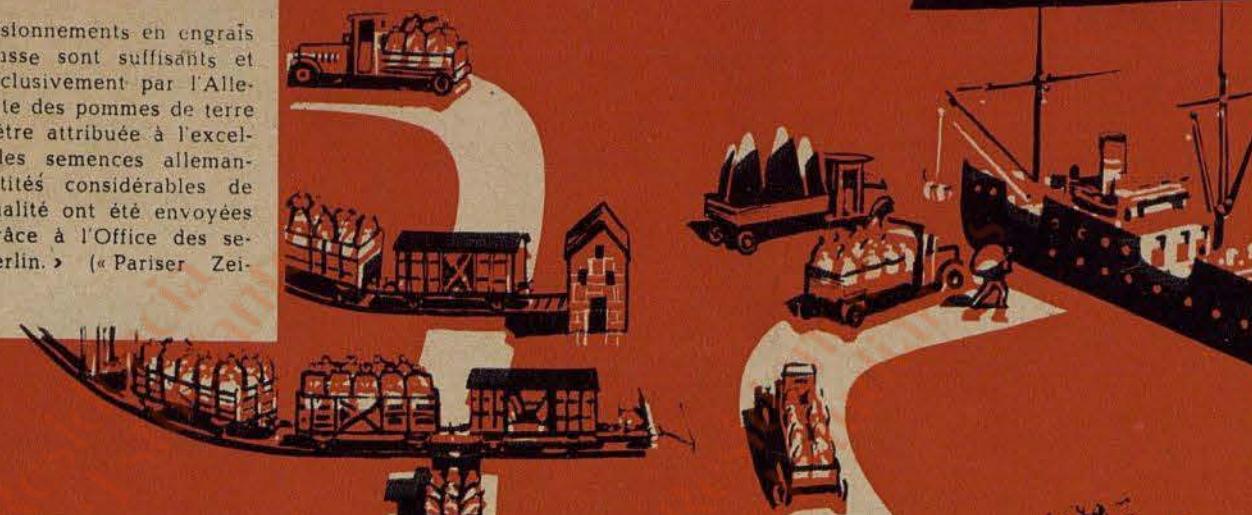
En attendant, l'Allemagne éprouve et l'Europe connaît avec elle, un constant accroissement de forces puisé dans les espaces de l'est. Un fait caractéristique de la position prise par l'Allemagne en guerre, c'est qu'en dépit de l'extension des sources de ravitaillement, elle a compté et compte encore, d'abord, sur son propre potentiel. Le fruit du labeur national est le fondement sur lequel bâtit le Reich en guerre. C'est en partant du solide donjon de sa propre puissance qu'il assure d'utiles prolongements à son potentiel, qu'il les consolide et les développe. Et cela profite à la masse de la machine économique européenne en guerre de graviter autour du Reich, où viennent encore se nouer et se dénouer les échanges avec les voisins.

Il n'est certes pas aisés de conduire ainsi la guerre économique. On travaille d'arrache-pied dans les campagnes allemandes et les résultats obtenus sont immédiatement utilisés : il faut alimenter l'énorme chantier de sa production industrielle et cette main-d'œuvre considérablement accrue dont hier encore une partie vivait du sol d'autres pays. Le blocus est une cruelle tentative d'affamer hommes, femmes et enfants européens et la parade à lui opposer donne à l'époque actuelle ses traits graves et rudes. Le peuple allemand connaît aujourd'hui à fond le sens du conflit et, résolu, il peine pour obtenir que, « là où poussait un épis, il en pousse désormais deux ». Frédéric II de Prusse, apôtre de la colonisation intérieure, a estimé ce labeur à l'égal de l'action d'un grand général qui remporte une victoire.

Wilhelm Lorch.

Belgique

« Les approvisionnements en engrains à base de potasse sont suffisants et sont fournis exclusivement par l'Allemagne. La récolte des pommes de terre favorable doit être attribuée à l'excellente qualité des semences allemandes. Des quantités considérables de semences de qualité ont été envoyées en Belgique, grâce à l'Office des semences de Berlin. » (« Pariser Zeitung ».)



Slovaquie

« En 1943, on a fondé 10 métairies, dont les machines ont été livrées par l'Allemagne. On doit encore créer 5 autres métairies, pour l'installation desquelles l'Allemagne accorde un prêt de 1,5 millions de marks. A la suite d'essais avec des bêtes d'élevage allemandes en 1941 et 1942, on s'est décidé à commander encore, en 1943, 400 animaux d'élevage de Pinzgau et de Simmental et 20 juments d'élevage, d'une valeur totale de 600.000 marks. On trouve encore, sur la liste des commandes, des moutons d'élevage dont on avait déjà envoyé, l'année passée, un très grand nombre en Slovaquie. Pour favoriser le développement de l'élevage des poules et de la production d'œufs, on achètera des animaux de race en Allemagne. » (« Echo du Sud-Est ».)



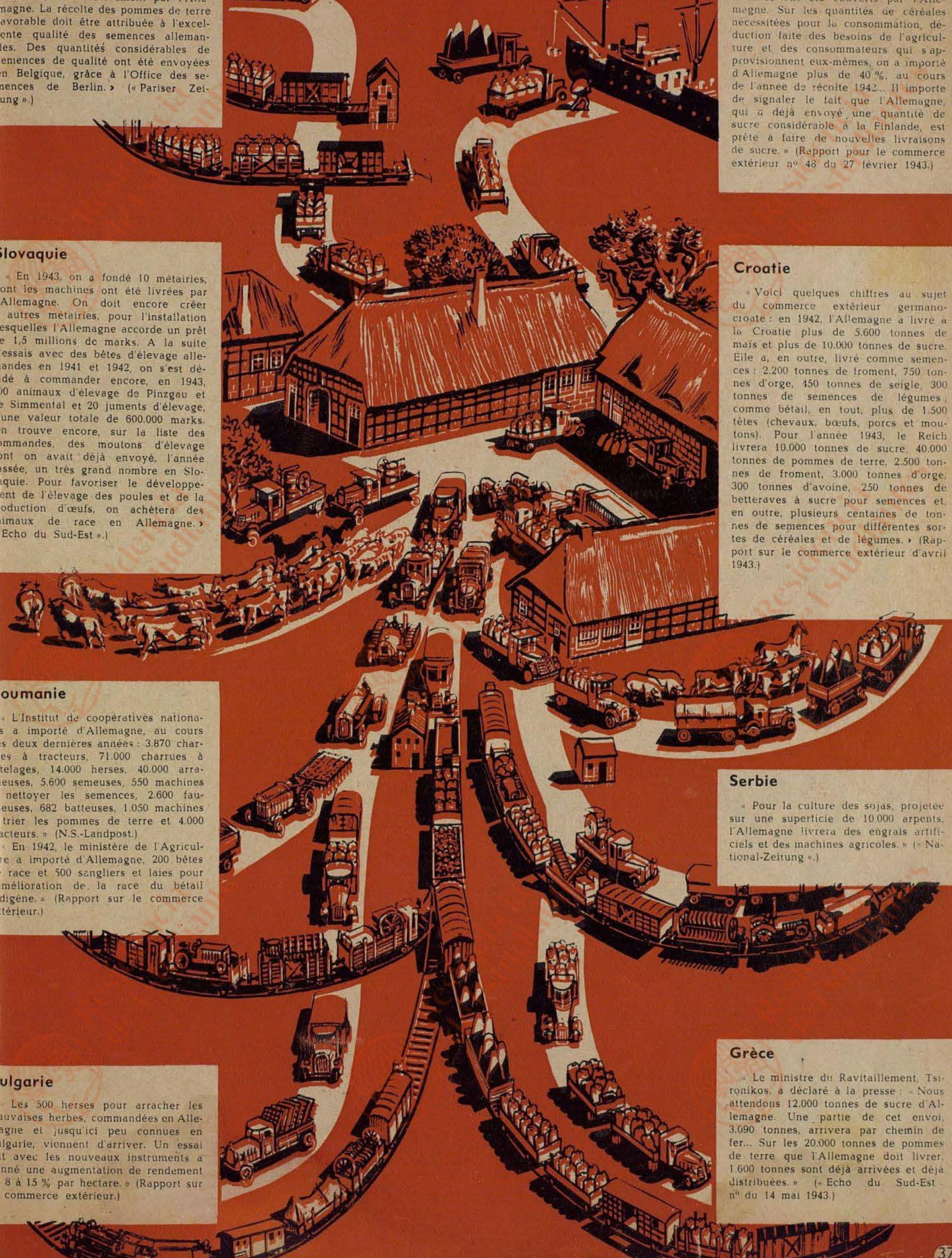
Roumanie

« L'Institut de coopératives nationales a importé d'Allemagne, au cours des deux dernières années : 3.870 charrues à tracteurs, 71.000 charrues à attelages, 14.000 herbes, 40.000 arracheuses, 5.600 semoirs, 550 machines à nettoyer les semences, 2.600 faucheuses, 682 batteuses, 1.050 machines à trier les pommes de terre et 4.000 tracteurs. » (N.S.-Landpost.)

« En 1942, le ministère de l'Agriculture a importé d'Allemagne, 200 bêtes de race et 500 sangliers et laies pour l'amélioration de la race du bétail indigène. » (Rapport sur le commerce extérieur.)

Bulgarie

« Les 500 herbes pour arracher les mauvaises herbes, commandées en Allemagne et jusqu'ici peu connues en Bulgarie, viennent d'arriver. Un essai fait avec les nouveaux instruments a donné une augmentation de rendement de 8 à 15 % par hectare. » (Rapport sur le commerce extérieur.)



Finlande

« En 1942, 74 % de l'importation finlandaise ont été couverts par l'Allemagne. Sur les quantités de céréales nécessaires pour la consommation, déduction faite des besoins de l'agriculture et des consommateurs qui s'approvisionnent eux-mêmes, on a importé d'Allemagne plus de 40 %, au cours de l'année de récolte 1942... Il importe de signaler le fait que l'Allemagne, qui a déjà envoyé une quantité de sucre considérable à la Finlande, est prête à faire de nouvelles livraisons de sucre. » (Rapport pour le commerce extérieur n° 48 du 27 février 1943.)

Croatie

« Voici quelques chiffres au sujet du commerce extérieur germano-croate : en 1942, l'Allemagne a livré à la Croatie plus de 5.600 tonnes de maïs et plus de 10.000 tonnes de sucre. Elle a, en outre, livré comme semences : 2.200 tonnes de froment, 750 tonnes d'orge, 450 tonnes de seigle, 300 tonnes de semences de légumes comme bétail, en tout, plus de 1.500 têtes (chevaux, bœufs, porcs et moutons). Pour l'année 1943, le Reich livrera 10.000 tonnes de sucre, 40.000 tonnes de pommes de terre, 2.500 tonnes de froment, 3.000 tonnes d'orge, 300 tonnes d'avoine, 250 tonnes de betteraves à sucre pour semences et, en outre, plusieurs centaines de tonnes de semences pour différentes sortes de céréales et de légumes. » (Rapport sur le commerce extérieur d'avril 1943.)

Serbie

« Pour la culture des sojas, projetée sur une superficie de 10 000 arpents, l'Allemagne livrera des engrains artificiels et des machines agricoles. » (« National-Zeitung ».)

Grèce

« Le ministre du Ravitaillement, Tsironikos, a déclaré à la presse : « Nous attendons 12.000 tonnes de sucre d'Allemagne. Une partie de cet envoi, 3.090 tonnes, arrivera par chemin de fer... Sur les 20.000 tonnes de pommes de terre que l'Allemagne doit livrer, 1.600 tonnes sont déjà arrivées et déjà distribuées. » (« Echo du Sud-Est » n° du 14 mai 1943.)

"AMERICANA"

La "Viktory-girl" vue par le "Collier's Magazine"

Il serait bon parfois que le public européen puisse se former lui-même un jugement sur ces mêmes Etats-Unis qui affirment être en tête du progrès mondial. Bien loin de nous l'intention de ridiculiser ce qui se passe en Amérique. Pourtant, après avoir lu un grand nombre de périodiques et de journaux américains parus en 1943, l'observateur le moins averti est obligé de se former une image effarante de la déchéance morale où se débat une partie de la population des Etats-Unis. La guerre, là-bas, a complètement disloqué les liens ténus qui pouvaient exister sur le plan individuel avec les mœurs et la morale ! Phénomène d'autant plus notable que les U.S.A., par eux-mêmes, ne ressentent directement rien de la guerre. Cependant, les faits sont là.

à plusieurs millions d'exemplaires son numéro du 13 mars 1943 parle de déliquescence morale de la jeunesse américaine

Dès l'année 1940, avec l'introduction du service militaire obligatoire aux Etats-Unis, on vit dans tous les illustrés la silhouette nouvelle de la « victory girl », jeune fille qui dispense aux soldats et marins américains les marques d'amitié et les faveurs les plus diverses. Dans les périodiques, ce furent évidemment surtout des actrices de cinéma qui parurent, encadrées d'une demi-douzaine de soldats enthousiastes. Parfois aussi, on publia des photographies montrant comment l'une de ces « victory girls », un bel après-midi, dans un quelconque camp américain, distribua aux boys des cen-

play out on the streets at night, and go along with a truck driver for a nickel or a dime. That is the sum.

Now, since the war, many girls go out with soldiers and sailors, partly for the fun and the proud display of their "feller" in uniform, partly because the servicemen are lonely in a big, strange town and the kids feel they are doing something patriotic. They want to give something, so they give themselves. They're called "Victory Girls." Many are between twelve and fifteen; most have no idea of the consequences. Venereal diseases have risen alarmingly. Some girls, of course, have no objection to the money in it. One child of sixteen came to Juvenile Court with thirty offenses in one night to her credit, at \$1.00 each. I asked if they ever went after the man.

"We can't do much about them," the judge said. "The men all give the girls the same name— Tex—or Boston."

Quelques lignes extraites du "Collier's Magazine" du 13 Mars 1943, cité ici

Mais nous n'allons nullement donner ici une opinion toute faite ; bien au contraire, nous laissons la parole aux Américains eux-mêmes. Voici, par exemple, le "Collier's Magazine", l'une des revues les plus répandues dans les familles américaines et tirant

taines de baisers. C'est de mauvais goût, si l'on veut, peut-être peu hygiénique aussi ; mais le brave lecteur moyen n'y verra pas grand mal non plus. Pourtant, passons la parole au "Collier's", relevant les incidences de cette publicité tapageuse faite au-

Une des photos qui illustrent ces lignes du "Collier's Magazine" : "...chez les jeunes filles entre 13 et 15 ans, la criminalité a augmenté de 35 %, à Détroit de 45 %..."



La "Viktory-girl", modèle à imiter : Des journaux et des périodiques américains publient continuellement des photos de ce genre. La jeunesse américaine doit prendre comme modèle le type de la "Viktory-girl" dont il est question dans l'article ci-contre

tour des « victory girls » et des surprises suites qu'elle a engendrées aux Etats-Unis, le magazine écrit : « Depuis la guerre, nombre de jeunes filles sortent avec des soldats et des marins, pour une part parce qu'elles y prennent plaisir et tirent vanité de distraire leurs jeunes militaires, pour une part aussi parce que les soldats s'ennuent dans leur nouvelle garnison et que les petites demoiselles croient faire acte de patriotisme en sortant avec eux. Désirant offrir quelque chose, elles arrivent à se donner elles-mêmes. On les appelle les « victory girls ». Beaucoup n'ont que de 12 à 15 ans. La plupart ne se font aucune idée des suites possibles. Des maladies cachées se sont répandues d'une manière alarmante. Nombreuses parmi ces filles sont celles qui ne recherchent pas l'argent. »

Le "Collier's" décrit ensuite des cas particuliers de ces « victory girls » : nous nous garderons de les reproduire, car ils heurteraient trop le bon goût de tout Européen. Le magazine relate que la criminalité chez les jeunes a augmenté à New-York de 14 % au cours des six premiers mois de 1942 et que, dans la majorité des cas, il s'agit d'enfants de 10 à 13 ans. Chez les petites filles de 13 à 15 ans, la criminalité s'est accrue (en comptant les excès auxquels nous faisions allusion chez les « victory girls ») de 35 % ; à Détroit, de 43 % ; à Niagara Falls, de 58 %. Le célèbre directeur de la police secrète américaine, J. Edgar Hoover, a déclaré qu'en moyenne, et sur l'ensemble du pays, la criminalité précoce avait augmenté de 20 % et qu'elle augmenterait encore, si l'on n'entreprendrait rien pour la réduire.

Des jeunes de 13 ans fondent des clubs du meurtre

« A Los Angeles, un jeune Mexicain a été tué », raconte ensuite le "Collier's Magazine". « La police, dans son enquête, fut amenée à découvrir une bande organisée de jeunes, filles et garçons, impliquée dans toutes sortes de crimes : vol, meurtre, tentative d'enlèvement, etc. Nul ne pouvait faire partie de la bande sans avoir au moins réussi à voler ou à subordonner une jeune fille. Tous fumaient la Marijuana (dangereux narcotique). En août dernier, on avait arrêté 400 jeunes gens, dont 28 devaient être inculpés de meurtre, tandis que leurs jeunes compagnes furent poursuivies pour connivence et complicité. »

« A Détroit, des bandes de jeunes de plus de 100 filles et garçons atta-

quent des clubs de nuit, des salles de cinéma et de théâtre, des bars, etc. Ils brisèrent les fenêtres et les meubles, lancèrent des pierres, terrorisant les tenanciers et les passants. A New-York, deux jeunes gens de Brooklyn tirèrent sur leur professeur de mathématiques et le tuèrent. Les journaux étaient remplis de détails sur le sang-froid avec lequel ils avaient perpétré ce crime. Dans les écoles de New-York, un véritable régime de terreur a été instauré ; les maîtres sont frappés par leurs élèves, et ceux-ci par leurs professeurs. Ces derniers ont finalement appelé la police, réclamant sa protection, afin de n'être pas constamment exposés à des voies de faits. »

Certains accusent surtout les enfants nègres, d'autres les races étrangères. Cependant, toutes les enquêtes entreprises ces derniers temps montrent que le triste tableau concerne toutes les races, religions et couleurs, et qu'il se corse particulièrement dans les districts les plus peuplés et les plus pauvres. »

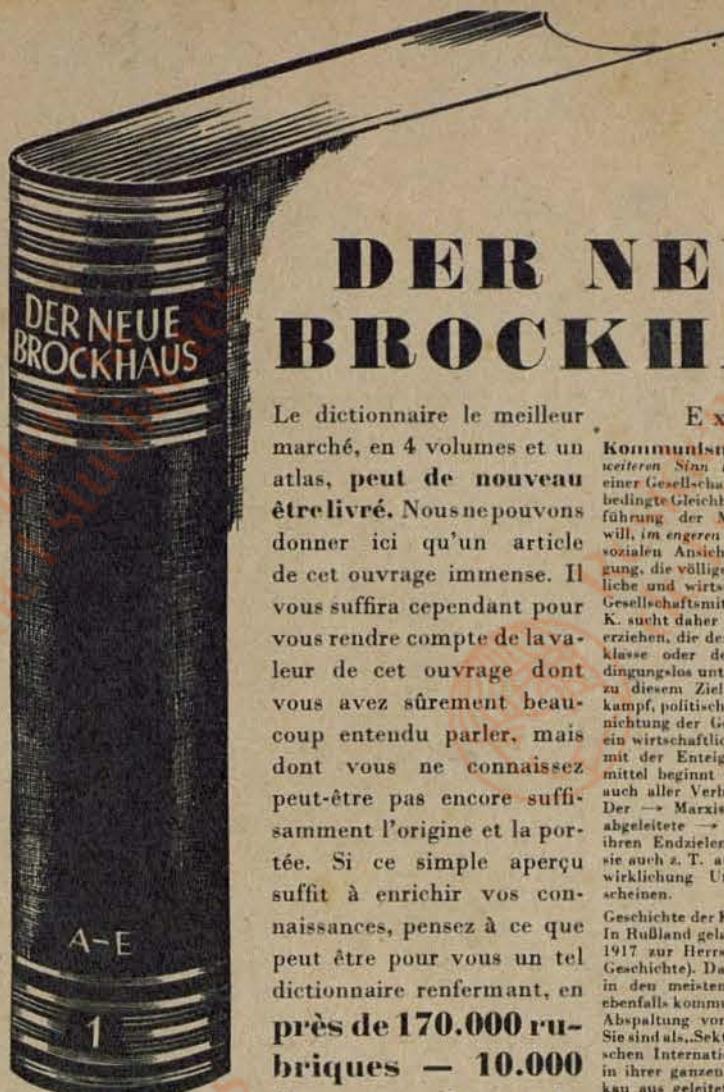
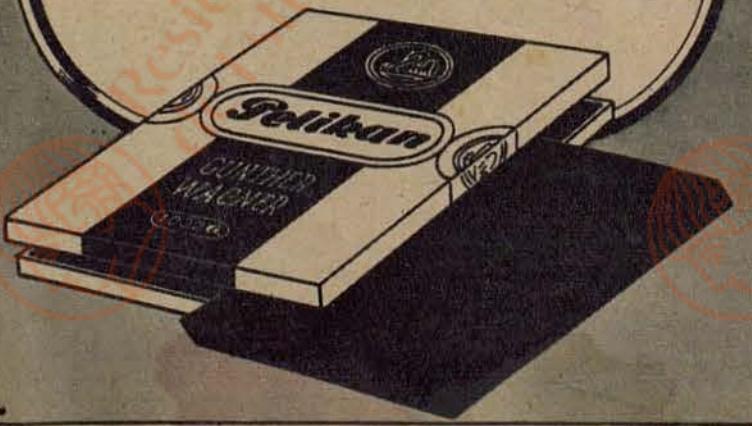
A cet égard, le "Collier's" pose en principe, et ce n'est pas là le moins intéressant, qu'on ne devrait pas négliger l'énorme publicité faite autour d'une milicie soviétique, qui aurait soi-disant 309 Allemands à son tableau. Cette milicie aurait été aussi popularisée que l'avaient été les gangsters du type Al Capone. Voilà donc les suites ! N'oublions pas que la revue de Henry Luce, celui-là même qui a annoncé que le XX^e siècle serait le siècle de l'Amérique, vient de publier une série de gravures représentant la meilleure méthode pour tuer un homme par derrière, sans bruit, à la manière d'un félin. Le tout fut présenté comme un procédé recommandé aux soldats américains d'Afrique. Dans l'article même où il attribuait notre siècle à l'Amérique, Henry Luce écrivit que les Etats-Unis arrivaient en tête dans tous les aspects triviaux de la vie. Or, à en croire le "Collier's Magazine", on ne s'en tient pas au trivial, on a aussi annexé le crime. Bien sûr, ce sont également là des témoignages de ce à quoi nous pourrions nous attendre si les Américains devaient « civiliser » l'Europe. Certes, il existe encore une autre Amérique qui a conservé bonnes mœurs et décence. Malheureusement, elle est condamnée à souffrir en silence. Et la jeunesse roule sur la pente qu'a illustrée le "Collier's". Le problème se pose devant l'humanité entière : la pourriture intérieure se manifeste au sein de ce qui fut un grand peuple.



Après avoir utilisé le
PAPIER CARBONE
Pelikan

pendant quelque temps, retournez la feuille usagée et employez-la de bas en haut. Les caractères de la machine frapperont ainsi aux endroits peu usagés, et la feuille de Carbone vous servira bien plus longtemps.

GUNTHER WAGNER



DER NEUE BROCKHAUS

Le dictionnaire le meilleur marché, en 4 volumes et un atlas, peut être livré. Nous ne pouvons donner ici qu'un article de cet ouvrage immense. Il vous suffira cependant pour vous rendre compte de la valeur de cet ouvrage dont vous avez sûrement beaucoup entendu parler, mais dont vous ne connaissez peut-être pas encore suffisamment l'origine et la portée. Si ce simple aperçu suffit à enrichir vos connaissances, pensez à ce que peut être pour vous un tel dictionnaire renfermant,

près de 170.000 rubriques — 10.000 figures dans le texte et près de 1.000 cartes et tableaux en noir et en couleurs,

tout le savoir du monde entier. C'est le premier dictionnaire contenant tous les mots et toutes les règles de la langue allemande

Les 4 volumes (Format 18 x 25,5 cm.) en demi-toile, seulement RM 45.20

Les tomes I et II (A à K) ont déjà paru et peuvent être livrés. Les tomes III et IV suivront dans l'espace d'environ 4 mois. L'atlas paraîtra seulement après la guerre

Le dictionnaire peut être livré contre paiement mensuel de RM 5.— et peut être retourné dans le délai de 14 jours s'il ne plaît pas

Cet ouvrage n'est publié qu'en langue allemande et est uniquement destiné à l'exportation. Les paiements ne peuvent être effectués qu'en monnaie étrangère. Décompte au cours du jour du clearing

Importation sans frais de douane et facilités de paiement (comptes de caisse d'épargne postaux et comptes de banque dans 12 pays) Livraison à la charge de l'acheteur.

Notre réserve étant restreinte, nous vous recommandons de faire votre commande immédiatement

Demandez le prospectus complet illustré



Fackelverlag Stuttgart-B 6

Abteilung Exportbuchhandlung

Nous demandons un représentant sérieux pour la vente de cet ouvrage dans l'industrie et l'administration.

BULLETIN DE COMMANDE

An den Fackelverlag, Exportbuchhandlung, Stuttgart - B 6

Veuillez me faire parvenir, avec droit de renvoi, dans le délai de 15 jours,

LE NOUVEAU BROCKHAUS

dictionnaire en 4 volumes et un atlas

4 volumes de texte, demi-toile, RM 45.20 — l'atlas livrable seulement après la guerre. Chaque volume sera payé, après livraison, par versement mensuel de RM 5.— ou comptant, en une fois. Droit de propriété réservé pour les volumes non payés.



Nom _____

Profession _____

Domicile _____

Signal



En Bulgarie

C'est le riant et prometteur insigne de victoire qu'ont adopté les nouveaux groupements de la jeunesse nationale

Cliché du Dr. Panoff